

Honoré d'URFÉ



SIREINE

La Gabkalothèque

Honoré d'URFÉ

SIREINE

(Édition de 1618)



La Gabkalothèque

Le Libraire au Lecteur.

Je te fais voir, ami lecteur, le *Sireine* de Monsieur d'Urfé en meilleur état, qu'il n'était pas ces années passées, que je l'imprimai sur une très mauvaise copie, changée, et défailante presque en toutes les parties principales de l'œuvre, parce que celui qui me la donna ne prit pas garde que depuis l'auteur l'avait plusieurs fois retouchée, et que celui qui la lui avait donnée l'avait écrite à la hâte, comme la prenant à la dérobée et à l'insu de l'auteur. De quoi j'ai bien voulu t'avertir, et ensemble te dire qu'encores que l'auteur fit cet essai de son esprit en son enfance, et à peine sorti de ses premières études (*), il est toutefois tel qu'en ce sujet tu jugeras qu'il ne doit céder aux meilleurs écrits de notre siècle : car des deux parties de l'amour, plaisir, et ennui, n'ayant choisi que la dernière pour son sujet, il l'a traitée si heureusement que par force il faut louer le jugement qu'en un tel âge il a montré, soit de l'élection, soit pour la liaison de la fable, qui est tellement approprié à ce que nous en avons déjà vu, qu'il n'y a personne qui ne la prenne pour être d'une même pièce. Et parce que cette œuvre ainsi déchirée, et débiffée, faisait mal au cœur à plusieurs qui l'avaient vue en meilleur état, et que tous les jours j'en avais du reproche, j'ai été curieux d'en recouvrer une bonne copie, afin de te la faire voir telle qu'elle doit être. Reçois donc en bonne part le soin que j'en ai eu, et jouis heureusement et longuement de mon labeur. Et adieu.

(*) *Sireine*, publié pour la première fois en 1604, a été commencé en 1584 après que l'auteur eut quitté le collège de Tournon, et terminé au plus tard en 1596. Honoré d'Urfé, né en 1567, y a donc travaillé dès l'âge de 17 ans.

MADAME (**),

Mon Sireine va vous trouver, et m'a dit que trois occasions l'ont poussé à ce voyage. L'une pour vous rendre le devoir à quoi vous est obligé tout ce qui procède de moi ; l'autre pour voir en vous, s'il est possible, que quelque chose soit plus parfaite que sa Diane. Et enfin pour vous représenter, que puisque vous la surpassez, et en beauté et en vertu, vous la devez aussi surmonter, et en amitié et en résolution. Et moi je l'accompagne de ce mot, pour vous dire que vous n'espèreriez en moi ni la patience, ni la constance de Sireine, car à un tel accident que le sien je n'ai point d'autres armes que la mort. Doncques si vous voulez ma vie n'imitiez cette Diane en la conclusion des services de

Votre très humble et
très fidèle serviteur,
HONORÉ D'URFÉ

(**) Probablement sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, mais peut-être aussi une voisine, Judith de la Curée, qu'Honoré d'Urfé a pu rencontrer en rendant visite à son frère Anne, le mari de Diane.

Le Départ de Sireine

Je chante un départ amoureux,
Un exil long et malheureux,
Et le retour plein de martyre :
Amour qui seul en fut l'auteur,
Laisse pour quelque temps mon cœur,
Et viens sur ma langue les dire.

Vous de qui l'œil m'a surmonté,
Et qui m'a fait par sa beauté
Tant de blessures incurables :
Voyez Sireine, et sa pitié
Fasse qu'en vous mon amitié
Ne se plaigne de coups semblables.

Près d'un rivage verdoyant
En courbes replis ondoyant,
Sous l'ombre d'un penchant bocage
Émaillé d'un printemps de fleurs,
Où l'Été noirci de chaleurs
Jamais n'outreperçait l'ombrage,

Sireine amoureux pastoureau
Conduisant son camus troupeau,
Vint pour fuir le chaud extrême,
Tellement oppressé d'ennui
Qu'il semblait de vivre en autrui,
Tant il était mort en soi-même.

Ce ruisseau sourdait d'un rocher,
Que dévot n'eût osé toucher
De main, ni de langue altérée,
Ni le berger, ni son troupeau,
Parce qu'ils croyaient que cette eau
Fût à Diane consacrée.

Son onde allait à petits bonds
Flottant par les menus sablons
Qu'elle emportait hors de la source,
Et qui tout autour accueillis
Faisaient un si doux gazouillis
Qu'ils semblaient animer sa course.

Le bord qui de tuf s'élevait,
L'eau dans son giron recevait,
Dont la vapeur rendue épaisse
Verdissait d'un limon baveux
Aux pointes du rocher plus creux
Qui semblaient pleurer de vieillesse.

La mousse en haut comme les crins
De ce rocher à menus brins
En riche toison s'amoncelle,
Et plus le chaud la veut sécher,
Et plus son humide rocher
Incessamment la renouvelle.

Cette mousse tout à l'entour
Allait faisant le même tour
Que le tuf, et semblait si belle,

Qu'on eût dit que nature élût
Ce lieu pour faire qu'on s'y plût
Et que l'on l'admirât en elle.

Ses bords en sièges rehaussés
S'ouvraient en des lieux crevassés,
Cavés comme par artifice,
Sièges où les Nymphes, le soir,
Ce dit-on, se venaient asseoir,
Lassés d'un trop long exercice.

Un peu plus en là reculés,
Les Alisiers échevelés
Faisaient à l'entour mainte allée,
Rouges des bouquets de leurs fruits,
Et d'eux la fontaine depuis
Des Alisiers fut appelée.

En ce lieu Sireine Berger,
Pour mieux à son ennui songer,
Mena sa troupe toisonnée,
Et déjà le soleil penchant
S'approchait plus de son couchant
Que d'où commence sa journée.

Il portait à rebras¹ fort long,
Un chapeau de moelle de jonc ;
De peau de chevreuil noire et blanche
Son paletot se hérissait,

¹ Revers, repli, bord retroussé

Qu'une boucle d'airain pressait
Des deux côtés dessus la hanche ;

Sa houlette dedans la main,
À gros nœuds recouverts d'airain,
Du tige d'un frêne ébranchée,
De fer blanc le haut entourné
Et le bas de cuivre morné²
Pour n'être aux rochers ébréchée.

Au-dessus de son hoqueton³,
De biche ou de son avorton
Grossissait sa grand panetière⁴,
Au baudrier⁵ de chèvre pendant
Si bas qu'elle allait descendant
Jusqu'auprès de la jarretière.

Sa musette⁶ le plus souvent
Pour son deuil lors vide de vent,
Était presque sèche de poudre ;
Son ventre était fait de la peau
D'un cerf, de prunier son pipeau,
Et les anches étaient de coudre⁷.

Ce Berger qu'Amour dévorait,
Dès longtemps mourant adorait

² Garni d'une *morne*, virole placée au bout pour l'empêcher de se fendre

³ Casaque de paysan

⁴ Petite gibecière pour porter le pain et les provisions de route

⁵ *Baudrier* est prononcé en deux syllabes

⁶ Sorte de cornemuse agreste

⁷ Coudrier. Ancien nom du noisetier

Des beautés la beauté plus belle.
Une Diane était son cœur,
Mais la servant il eut tant d'heur
Que l'aimant il fut aimé d'elle.

Naissant cette fille avait eu
Tant de beauté, tant de vertu,
Et depuis devint si parfaite
Que son nom n'eût jamais été
Discrète à faute de beauté,
Ni belle pour n'être discrète.

Si d'elle il était le désir,
Elle était de lui le plaisir,
Si tout elle était à Sireine,
Pour elle était Sireine aussi ;
Également serrait ainsi
Ces deux cœurs une même chaîne.

Longtemps ainsi voulut Amour,
Ils jouirent d'un doux séjour
Et des faveurs de la fortune,
Mais elle montrant ce qu'elle est,
Et qu'au seul change elle se plaît,
Leur fut comme aux autres commune.

À leurs dépens ils surent lors
Qu'elle fait toujours ses efforts
À l'endroit qu'elle est la plus crainte,
Puisque l'absence au long séjour
Devait venir ce même jour,

Sans qu'elle s'émût à leur plainte.

Cette absence au premier abord
Vint avec visage de mort ;
La peur, le soupçon, les alarmes
Allaient autour d'elle volants,
Dessous ses pieds flottaient roulants
Cent torrents d'amoureuses larmes.

Quels devinrent ces deux amants ?
Quels furent leurs moindres tourments ?
Dis-le, Berger ; nul que toi-même
Ne saurait dire un deuil si grand,
Parce que nul ne le comprend
Si ce n'est l'amant que l'on aime.

Voyez quelle est l'humeur d'amour :
Ce berger vit ce même jour
De son bien procéder sa peine,
Car s'il eût été mal traité
Il eût beaucoup moins regretté
De son bien la perte prochaine.

Mais n'ayant point accoutumé,
Ou bien n'ayant pas estimé
Qu'un tel mal d'aimer prît naissance,
Avec beaucoup plus de douleur
Il ressentait l'âpre malheur
Qu'il prévoyait de son absence.

Aussi les yeux de pleurs couverts,

Surchargé de pensers divers,
Je crois, disait-il en soi-même,
Que le bien qu'Amour m'a donné
Me fut seulement destiné
Pour rendre ce mal plus extrême.

Alors le soleil qui baissait
Le Berger guère n'offensait,
Mais d'Amour la chaleur plus forte,
Vivante au milieu de son cœur,
Par un beau soleil son vainqueur
Le brûlait bien d'une autre sorte.

D'abord s'appuyant d'une main,
Il se coule sur le terrain,
Met sa houlette contre un arbre,
Puis les pieds croisant et les bras,
Se laisse du tout choir en bas,
Aussi froid devenu que marbre.

À la fin les sens revenus
Que le deuil avait retenus,
Il hausse ses yeux pleins de larmes
Contre le ciel, et les haussant,
Disait : « Donne, amour tout puissant,
Ou d'autres coups ou d'autres armes. »

Après, d'un esprit plus rassis,
Contre l'arbre il s'appuie assis,
Et jetant l'œil sur la fontaine,
Hélas ! mes yeux, ce disait-il,

Vous deviendrez en cet exil
Une source encore plus pleine.

La passion le poursuivait,
La solitude l'émouvait,
Et l'onde qu'il écoutait bruire,
En lui dérobant tout repos,
Lui faisaient naître tels propos,
Propos dont son mal il soupire :

« Ceux qui ne savent point aimer
Ont accoutumé de nommer
L'effet du départ une absence ;
Mais moi, qui suis maître en cela,
Je mets le départ au-delà
De tout ce qui plus nous offense.

C'est un Tyran qui joint les corps
Des vivants avecque les morts
Pour rendre une mort languissante :
Mon cœur est mort se retrouvant
Loin d'elle, et mon désir vivant
Est plus vif plus je m'en absente.

Ce Tyran naît quand nous mourons,
Et meurt lorsque nous recouvrons,
Heureux, une vie nouvelle :
N'est-ce mourir que s'en aller,
Et vivre que de revoler
Encore un coup près de sa belle ?

Comment puis-je sans m'offenser
Souffrir seulement de penser
Qu'un départ doive me distraire
Des rais de cet œil flamboyant ?
Si je ne vis qu'en le voyant,
Ne le voyant que puis-je faire ?

Ce malheur souffrir ne se peut ;
De le fuir Amour ne veut,
Encor que je m'éloigne d'elle ;
Le Cerf atteint fuit écarté,
Mais où qu'il aille, à son côté
Pend toujours la flèche mortelle.

Quoi ? sans mourir au même lieu,
Pourrai-je donc lui dire adieu
Et recevoir le sien encore ?
Si j'ai cet impuissant pouvoir,
Je ne méritais point de voir
Ni d'adorer ce que j'adore.

Je mourrai donc en l'éloignant,
Mais dès qu'elle m'ira plaignant,
Mort pour moi, je vivrai pour elle :
En elle mon cœur je remets ;
Si je l'en retire jamais
Puisse ma peine être éternelle. »

Ainsi le désolé Berger,
Pensant son ennui soulager,
Allait plaignant ce qui le blesse ;

Et l'accent qu'il en soupirait
Le plus souvent se retirait
En son cœur pressé de tristesse.

Et d'autres fois, en redoutant
Ce prochain départ qu'il attend,
Tant de mots rompus il soupire
Qu'alors entièrement confus
Des paroles ce n'étaient plus,
Mais des témoins de son martyre.

Parmi tant de pleurs et sanglots,
Fiers ennemis de son repos,
Sa voix à peine étant ouïe,
En des regrets plus ne sonnait :
Car ou le pleur la retenait,
Ou les sanglots trompaient l'ouïe.

Ainsi le deuil ne lui laissait
Ni dire bien ce qu'il disait,
Ni ce qu'il taisait le bien taire,
Mais en tels mots interrompus,
Ne disant rien il disait plus
Que s'il eût mieux dit sa misère.

Ses moutons près de leur Berger
Semblaient de pitié se ranger,
Ressentant le mal de leur maître,
Et, tenant les yeux dessus lui
Comme s'ils plaignaient son ennui,
Avaient oublié de repaître,

Et son fidèle chien aussi,
Qui soulait avoir le souci
Que le loup affamé n'outrage
Son troupeau, pendant qu'assez loin
Le Berger racontait son soin
Aux Nymphes du prochain bocage.

À ce coup, à ses pieds couché,
Semblait qu'on l'y eût attaché
Sans avoir souci de sa garde ;
Le nez sur les pieds de devant,
L'œil ouvert, l'oreille élevant,
Attentif, son maître regarde.

En ce point, l'amant soucieux
De fortune tournant les yeux
Dessus ses douces brebiettes,
Mes troupeaux, dit-il, bien aimés,
À ma voix tant accoutumés,
Quelle perte est-ce que vous faites ?

Qui vous conduira le matin,
Curieux au Trèfle et au Thym,
Et qui, pour la chaleur soufferte,
Cherchera les ruisseaux plus frais ?
Qui vous remettra par après,
Le soir, en vos loges sans perte ?

Et toi, mon cher Melampe⁸, aussi,
Quand je ne serai plus ici,
Qui sera soigneux de ton être,
Et qui te donnera du pain ?
Regretteras-tu point la main,
Mon cher Melampe, de ton maître ?

Cependant qu'il plaignait ainsi,
Il vit Diane, et vit aussi
En elle sa peine cruelle :
Car en tel état le Berger
Malaisément l'eût pu juger
Ou pour plus triste ou pour plus belle.

Autour d'elle amour voletait
Parmi l'air qu'elle sanglotait,
Qui touché de sa peine tremble :
Ses yeux brûlaient tout d'amitié,
Ses yeux mouvaient tout à pitié,
Et beaux et tristes tout ensemble.

Amour honteux de l'outrager
Résout souvent de déloger
Ne pouvant la voir si fâchée,
Mais elle n'y veut consentir,
Et pour l'empêcher de partir
De son dos a l'aile arrachée.

Et lors contraint de demeurer,

⁸ Nom signifiant *Qui a les pieds noirs*

Il pleure la voyant pleurer,
Et son feu convertit en larmes,
Et ses larmes tout au rebours
Ne sont plus larmes, mais amours
Transformés par amoureux charmes.

Souvent elle arrêta ses pas,
Et tenant ses deux yeux en bas,
Une main en l'autre pressée,
Elle disait : « Hélas ! dis-moi,
Dis-moi, cher ami, quelle loi
Veut que Diane soit laissée ? »

Et puis levant les yeux en haut,
Mais quoi ? pour la fin il le faut,
Disait-elle, que tu t'en ailles :
Amour tu peux, s'il est ainsi
Que ton bien traîne un tel souci,
Garder tous les biens que tu bailles.

Si son déplaisir était grand,
Assez aisément on l'apprend
Par ses voix de regrets si pleines ;
Pour savoir son mal soucieux,
Qu'on le demande à ses deux yeux
Qui semblaient alors deux fontaines.

Son amour paraissait assez
En ses façons, et en l'excès
Des pleurs, enfants de son angoisse,
Que si cette absence elle craint

À ces mots desquels elle plaint
Ce mal futur, qu'on le connoisse :

« Ah ! combien ces prochains adieux
Vous coûteront mes tristes yeux,
Combien d'alarmes et de peines,
Combien de plaies et de morts,
Combien à leurs moindres efforts
Seront toutes nos armes vaines.

Dure absence que je prévois,
Que de pleurs vous aurez de moi,
Prochains départs, mais morts prochaines,
Que de deuil vous me causerez,
Que d'ennui vous m'apporterez
Par vos menaces incertaines.

Voyez quelle ruse d'Amour,
Il donne du bien pour un jour,
Qu'il vend pour des siècles de larmes,
Pour nous tromper il nous est doux
Afin qu'endormis à ses coups
Après nous n'opposions des armes.

Tels biens, des biens ce ne sont pas,
Ce sont seulement des appâts
Que pour nous désarmer il baille,
Le méchant qu'il est entend bien
Qu'un mal qui vient après un bien
Beaucoup plus aigrement travaille. »

Ainsi l'amour en l'abusant,
Son mal futur lui rend présent,
Et l'outrage d'un tel martyr
Que quand son Berger elle vit,
Tellement l'ennui la ravit
Qu'elle ne sut onc que lui dire.

Sa voix par trois fois s'ébranla,
Mais trois fois elle ne parla,
Et telle la voyant, Sireine,
Trois fois parler il lui voulut,
Mais trois fois, quoi qu'il résolût,
Il perdait la voix et l'haleine.

Mais quoi ? tout ce qu'ils se taisaient
Leurs yeux parleurs le redisaient,
D'un geste qui la voix ressemble,
S'annonçant ainsi leur départ,
Avecques ce parlant regard
Dont jadis ils parlaient ensemble.

Puis par la main se saisissants,
Au pied des peupliers verdissants
Ensemble tous deux ils s'assirent,
Également tous deux vaincus,
Également tous deux confus,
L'un pour l'autre ils entresoupirent.

Pour ce que le bien de se voir,
Et le déplaisir de savoir
Que leur départ tel bien leur vole,

Si vaincus et confus le rend
Que l'un ni l'autre n'entreprend
De pouvoir dire une parole.

En ce même lieu bien souvent
Ils s'étaient vus auparavant,
Mais toutefois d'une autre sorte
Leur rencontre ils célébraient bien,
Or sans plus ils pleurent le bien
Que leur absence leur emporte.

Combien est bizarre l'enfant
Qui de ces cœurs est triomphant ;
À se voir autant comme ils peuvent
Il a mis leur bien plus parfait,
Et or' au contraire il a fait
Qu'à se voir tout leur mal ils treuvent⁹.

Diane en pitié tourna l'œil,
Œil comme d'Amour plein de deuil,
Et au triste Berger l'adresse,
Et lui touché de ce bien-là
Parla, mais non il ne parla,
Car pour lui parla sa tristesse.

« Qui, ma Diane, eût jamais cru
Que quelque déplaisir eût pu
Naître en moi pour vous avoir vue,
Ou bien que quelque affliction

⁹ Pour la rime. *Ils trouvent*

M'eût donné plus de passion
Que je n'ai d'heur de votre vue.

Toutefois, je ne sais comment
Amour a changé mon tourment :
Car si pour vous voir ma Bergère,
Jadis de désir je mourois¹⁰,
Je meurs parce que je vous vois,
Et si vos yeux sont ma lumière.

Ce cruel changement n'est pas
Que de vous servir je sois las,
Car rien ne saurait m'en distraire :
Mais c'est comme tout est changé
Que je viens pour prendre congé
Où je venais pour le contraire.

Hélas ! eh, qu'est-ce qu'un adieu,
Que mourir au bien en un lieu
Pour revivre ailleurs en des peines ?
Qu'est-ce autre chose départir,
Sinon qu'une âme mépartir
Pour souffrir deux morts inhumaines ?

Toutefois il faut s'en aller,
Je ne saurais plus reculer
L'extrême arrêt de ma disgrâce,
Diane à ce coup je sens bien
Que sous le Ciel il n'y a rien

¹⁰ Pour la rime. *Je mourais*

Que le changement ne menace.

Mais ma bergère permettez
Que je pense que vous sentez
Comme moi le mal qui m'offense :
Je le crois, car croire autrement
Me tuerait aussi promptement
Que j'en aurais eu la créance.

Mais quoi ? si vous le ressentez,
Comme est-ce que vous consentez
Que de vous si tôt je m'en aille ?
Comment viens-je pour m'en aller ?
Et comment puis-je vous parler
Sans que le parler me défaille ?

Jamais sans le soleil ces prés
De fleurs ne seraient diaprés,
C'est lui qui cause leur naissance,
Vous de qui les perfections
Sont mères de mes actions,
Comment causez-vous mon absence ?

Mais aussi cela n'étant pas,
Comment puis-je tourner mes pas
Pour m'éloigner du bien que j'aime ?
Hélas ! c'est le ciel qui le veut,
Mais comment est-ce qu'il le peut
Si vous ne le voulez vous-même ?

Las ! Bergère qu'est-ce de moi,

Il faut que je parte, et je voi
Qu'à mon départ même je n'ose
Trouver raison de partir,
Car mon cœur ne veut consentir
À raison que je lui propose.

De sorte qu'en doute je suis,
Que comme trouver je ne puis
De vous éloigner apparence,
Vous n'ayant que trop de raison
De me quitter sans trahison,
Ne le fassiez en mon absence.

À quoi Diane en sommes-nous ?
Vous me direz que ce n'est vous
Qui m'éloignez de votre vue,
Certes aussi n'est-ce pas moi,
Dire qui c'est, je ne sauroi,
Mais qui que ce soit, il me tue. »

Sireine triste et désolé
De trop de douleur affolé,
À Diane tient ce langage,
En pleurant il le racontait,
Elle aussi pleurant l'écoutait,
Pleurs qu'Amour leur donnait pour gage.

À ce que le berger lui dit
Des yeux elle lui répondit,
Réponse d'Amour très fidèle,
Après de la voix elle usa,

À l'abord elle ne l'osa
Mais enfin si se vainquit-elle.

« Je suis en état si confus
Berger, que je te dirai plus
Qu'il ne te sert d'ouïr ma peine,
Car que sert-il de raconter
Le mal qui ne peut qu'augmenter
Puisqu'en fin tu t'en vas, Sireine ?

Mais de le taire, que sert-il
Puisque tu t'en vas en exil,
Ou plutôt me laisses bannie ?
Le dire ou ne le dire pas
Ne sert de rien, car tu t'en vas,
Quoi que j'avoue, ou que je nie.

Si je pouvais je le tairoi¹¹,
Mais Amour, mon maître et mon roi,
Commande que je le découvre :
C'est donc Amour, ô mon pasteur,
Qui dit les secrets de mon cœur,
Et non pas moi qui te les ouvre.

Tu t'en vas donc ce même jour,
Berger, quand sera ton retour ?
Mais pourquoi t'en vas-tu, Sireine ?
Qui te fait me laisser ici ?
Se peut-il bien que le souci

¹¹ Pour la rime. *Je le tairais*

Ne te touche point de ma peine ?

Où le temps et le lieu toujours,
Et le bonheur de nos amours
Vivront dedans ma souvenance,
Auras-tu tant de force en toi
Ou si peu de souci de moi
Que d'y commencer ton absence ?

En ce lieu donc où si longtemps
Nous nous sommes vus si contents,
Veux-tu que seule je me trouve ?
Ton cœur pourra-t-il bien souffrir
Qu'il me faille pour toi mourir,
Sans qu'aussi la mort il éprouve ?

Quel déplaisir sera le mien
Puisque Sireine est tout mon bien,
Me voir en cette rive ombreuse,
Je dirai bien en ce temps-là,
J'étais ici, Sireine là,
Qui te ravit saison heureuse ?

Sans toi je n'ai point de plaisir,
En toi se tient tout mon désir,
Juge quelle sera ma peine,
De voir aux arbres d'alentour
Mon nom dans mille nœuds d'amour
Et ne t'y voir point, mon Sireine.

Quel penser ou quel souvenir

Pourrai-je en mon cœur retenir
Dont ma peine ne soit conçue,
Que tu dis en gravant ceci
Au cœur je me le grave aussi,
Ton amour je n'ai que trop sue.

Quoi donc ? qu'encore vis-à-vis,
Au même temps tu m'écrivis
Tes yeux d'un autre caractère,
Que ceux qu'en ces arbres je mets
Marquent bien mon cœur pour jamais,
Car l'âge ne les peut défaire.

Sireine ce penser sera
Celui qui plus m'offensera,
Lorsque tu découpais l'écorce
De ces arbrisseaux pour mon nom,
Amour en moi d'autre poinçon
Fit bien le tien à toute force.

Aussi ne peuvent m'apparaître
Tes chiffres, que comme un miroir
Des miens, il ne m'en ressouvienne,
Ni penser à ce que tu dis,
Que ce que je te répondis
En la mémoire ne me vienne.

Si lors tes larmes ondoyaient,
Les miennes le sein me noyaient,
Et si tes soupirs l'un sur l'autre
Semblaient au cercueil t'emporter,

Moi qui n'osais te le montrer,
Ressentais ton mal comme nôtre.

Amour a depuis augmenté
Pour toi ma bonne volonté,
Ainsi qu'en cette écorce tendre
Mon nom est allé s'augmentant,
Que si tu n'en sus jamais tant,
Amour te le fait or' entendre.

Juge donc puisqu'il est ainsi
En me revoyant seule ici,
Où fut jadis toute ma gloire,
Sans avoir le bien de t'y voir
Quel traitement je puis avoir,
Et quel repos de ma mémoire.

Ô Dieux ! tu pleures, et comment
Se peut-il que si tendrement
Ton cœur aux larmes s'amollisse ?
Et que par un contraire effort
À ton départ, quoiqu'il ait tort,
De plus en plus il s'endurcisse ?

Ô mon Berger, ne pleure pas,
Ces pleurs en vain coulent en bas,
Tu n'en peux espérer nulle aide,
Ce n'est pas d'homme de valeur
D'aller plaignant une douleur
Dont en sa main est le remède.

Pourquoi pleurer, puisque tu peux
Ici t'arrêter si tu veux ?
Pardonne-moi si je t'offense,
Car ce coup est trop inhumain,
Ne pars point, mais las ! c'est en vain,
Ô qu'amour a peu de puissance ! »

Tels propos Diane lui dit,
Auxquels Sireine répondit :
« Combien ce départ me travaille,
Jugez-le¹² à ces pleurs écoulés ;
Que je demeure vous voulez,
Mais le ciel veut que je m'en aille.

Afin de ne partir d'ici
Est-il hasard d'horreur noirci
Où librement je ne m'expose ?
Mais las ! en ce départ forcé
En quoi puis-je avoir offensé,
Si même je n'en suis la cause ?

Tout ce que du vouloir je puis
Dépend de vous à qui je suis,
Mais au ciel j'obéis par force,
Donc du vouloir je resterai,
Et par force je m'en irai,
Faisant en moi-même un divorce.

Voulût le ciel que de ma main

¹² On prononce : jugez-*l'*à ces pleurs etc.

Dépendît ainsi le dessein
Qui cet heureux séjour m'envie,
Et qui loin de vous me tiendra
Comme pour jamais dépendra
De vous, et ma mort, et ma vie.

Mais ma Bergère croyez-moi,
Si ce cruel sort, que je voi
Quelquefois, de moi ne s'absente,
Certes vous croyez bien en vain
Si vous pensez que de ma main
Dépende rien qui me contente.

C'est mon maître ce grand pasteur
Qui m'en envoie à contrecœur,
Advienne ô Dieux ! que je le voie,
Pour ma vengeance quelque jour,
Autant affligé de l'amour
Comme amoureux il m'en envoie.

Il est vrai que laisser je puis
Pour vous le maître que je suis,
Mais par là mon mal je n'allège :
Car dites-moi faisant ainsi,
Comment retournerai-je ici
Ou comment y demeurerai-je ?

Puisque n'ayant à mon séjour
Autre sujet que de l'amour,
Vous seule étant pour être aimée,
Ou seule au moins digne de moi

Ce plaisir je m'achèteroi¹³
Au prix de votre renommée ? »

Alors Diane, tout ainsi
Qu'une nue au sein épaissi,
Verse tout à coup un orage,
De même ces mots écoutant
Que Sireine allait racontant,
Son cœur s'ouvrit en ce langage :

« Doncques ton cœur peut consentir,
Et trouver raison de partir :
Ne sais-tu pas qu'Amour n'endure,
Quand tel mal se doit éprouver,
Que raison s'y puisse trouver,
Sinon de mourir de l'injure ?

Ô mon Berger, ce que tu fais
M'annonce de tristes effets,
Car on voit par expérience
Que qui se peut bien consoler,
Quand il est prêt de s'en aller
Se console bien en absence.

Qui supporte bien le partir,
Peut aussi l'absence pâtir,
L'ordonnance d'Amour est telle,
Doncques que sera-ce de moi ?
Mais, las que sera-ce de toi ?

¹³ Pour la rime. *Je m'achèterais*

Ta volonté changera-t-elle ?

Auras-tu point le souvenir
De quelquefois t'en revenir ?
Auras-tu point en ta pensée
Et mon amour et ta vertu ?
Ou du moins te souviendras-tu
De l'état où tu m'as laissée ?

Ne repenseras-tu jamais
Quelle je te suis, quel tu m'es ?
Et quelle ici t'étant ravie
Tu me vis, et quel je te vis,
Et que loin de toi je ne vis,
Ou si je vis, c'est par ta vie ?

Si feras ainsi, je le croi,
Trop grande est ton amour pour moi,
N'est-il pas vrai ? Jure, Sireine. »
« Je jure, répond le Berger,
Tous les jours, mais toujours songer
En ma Diane et en ma peine. »

« Va donc, dit-elle, va Berger,
Et surtout garde de changer,
Embarque-toi que sans alarmes
Aussitôt puisses-tu passer
La mer, qu'il te faut traverser,
Que ton cœur celle de mes larmes.

Ainsi que ton amour en moi,

Que l'œil des Dieux soit dessus toi,
Que de toi la mer opportune
Aille la tourmente écartant,
Mieux qu'Amour ne me va traitant
Qu'hélas ! te traite la fortune.

Avant ma mort puissent mes yeux,
Ami, te revoir en ces lieux,
Bien que pour toi seul ils se deulent¹⁴,
Et que de leur âpre regret
Sireine soit le seul sujet,
Son mal toutefois ils ne veulent.

Voilés d'une éternelle nuit,
Aussi leur lumière te suit,
Ils n'auront rien qui les allège,
Va Sireine je n'en puis plus,
La voix me faut, et son refus
Fait que mes adieux je t'abrège. »

À ces mots sa voix se perdit,
Et lors Sireine répondit :
« Ô que j'éprouve véritable
Qu'un malheur jamais ne vient seul,
Puisqu'il faut joindre avec mon deuil
Le vôtre presque insupportable.

Amour, tout ce miracle est tien,
Tu fais que de mon plus grand bien

¹⁴ Ils s'affligent

Naisse ma douleur plus extrême,
Et qu'un bien goûter ne se peut,
Si du départ elle se deute,
N'est-ce pas signe qu'elle m'aime ?

Que s'il est vrai, que me faut-il
Désirer plutôt que l'exil
Qui m'en donne la connaissance ?
Si ne puis-je voir sans ennui
En mon triste départ celui
Qu'elle a pour ma fâcheuse absence.

Vous pleurez, et je ne pars pas,
Mon cœur sera jusqu'au trépas
Toujours avec vous, ma Diane,
Porté du désir vers vos yeux,
Ainsi qu'au printemps gracieux
Vole aux fleurs la mouche Hybléane¹⁵.

Mes pensers iront et viendront,
Et vos nouvelles me diront :
Ô puissent-ils aussi de même
Les miennes vous conter un peu,
Par eux vous verriez toute en feu
Toujours cette âme qui vous aime.

Ainsi près de vous, vous aurez
Ma foi, si vous la retirez,
Elle vous est trop asservie,

¹⁵ L'abeille. De l'*Hybla*, montagne de Sicile célèbre pour son miel

Et moi pour échange j'aurai
Vos serments, que je garderai
Aussi chers que ma propre vie.

Si jamais je change de cœur
Mon plus grand bien soit la rigueur,
Et si j'ai seulement envie
De voir autre beauté que vous,
Amour soit mon bonheur plus doux
Tout le plus grand mal d'une vie.

Mais vous offensez notre amour
En m'adjuvant d'un prompt retour,
J'en aurai plus de souvenance
Que de vivre éloigné de vous,
Car rien ne me peut être doux
Que le bien de votre présence. »

Lors les yeux nageants dans ses pleurs,
La voix étouffée en douleurs,
Le cœur regorgeant de tristesse,
Le pauvre Sireine se tut,
Dire davantage il ne put,
Tant l'extrême regret le presse.

« Va, mon Berger, va je connoi¹⁶
Qu'enfin mon Sireine est à moi,
Mais sache aussi que je suis tienne,
Amour m'a fait franchir ce mot,

¹⁶ Pour la rime. *Je connais*

Va donc content et reviens tôt,
Mais qu'avec toi l'Amour revienne.

Si pendant ton fâcheux séjour
Quelque étincelle d'autre amour,
Ou si durant toute ma vie
Quelque oubli s'approche de moi,
Fasse Amour pour venger ma foi
Que de moi-même je m'oublie.

Je jure que jamais parents
Contre moi devenus tyrans,
Ni mère plus qu'ourse cruelle,
Ne pourront mon amour changer,
Toutes choses courent danger
Du changement, mais non point elle.

Vis donc heureux, et sache enfin,
Que non pas même le destin
Ne peut sur ce que je t'assure,
Fasse le ciel ce qu'il voudra,
Jamais autre ne deviendra
L'affection que je te jure.

Prends, Berger, ce cordon heureux
Que je t'ai fait de mes cheveux,
Heureux, parce qu'en mon absence
Il sera toujours près de toi :
Prends-le pour gage de ma foi,
Et pour marque de ta puissance.

Et reçois cette bague aussi,
Afin que tu saches ainsi
Que ces deux mains y sont serrées
Par des doubles fidélités,
Que nos unies volontés
Ne sauraient être séparées. »

Il lui répond : « Je ne vous puis
Laisser sinon de mes ennuis
Une éternelle souvenance,
Recevez-la donc de ma part,
Afin qu'en ce mortel départ
Mon mal me soit quelque allégeance.

Et recevez ces vers aussi
Qui sont les témoins jusqu'ici
Du bien, et du mal que j'éprouve,
C'est à ceux-ci que j'ai conté
Les effets de votre beauté,
Et l'état en quoi je me trouve. »

À ces mots ces tristes amants
Par des doubles embrassements
Se dirent adieu, sans le dire :
Amour en pleura de pitié,
Et voyant si belle amitié
Se repentit de leur martyre.

Rien n'approche le déplaisir
Dont un amant se sent saisir
En ces mortelles départies,

La mort est moindre, puisqu'alors
L'âme sort entière du corps,
Mais l'absence en fait deux parties.

Tu le sus, Berger plein de foi,
Quand après vos adieux, par toi
Diane seule fut laissée ;
Seule, non, car elle eut ton cœur,
Mais seule, car le sien, pasteur,
Te suivit avec sa pensée.

Sireine en soi-même ravi,
Avait bien du penser suivi
Celle qui cause son martyre,
Mais au lieu de se consoler,
Il ne faisait qu'amonceler
Regrets aux regrets qu'il soupire.

Amour lui promet qu'un retour
Lui rendra cet aimé séjour,
Et qu'alors plus heureux encore
Il doit espérer de se voir,
Puisqu'enfin il a pu savoir
Qu'elle l'aime comme il l'adore.

Mais quoi ? ces désirs prétendus
Qui lui semblaient être bien dus
Augmentaient son impatience,
Comme le plaisir espéré,
Rend le retour plus désiré,

Et plus griève¹⁷ en l'âme l'absence.

Toutefois il s'en va, mais non,
Du Berger ne s'en va sinon
Le corps froid, et l'âme demeure :
Que si rien lui en est resté,
C'est seulement la volonté
De s'en revenir à toute heure.

Il dit en partant de ce lieu :
« Ô beau séjour d'Amour ! Adieu,
Adieu solitaire demeure
Des belles Nymphes d'alentour,
Vous savez qu'elle est mon amour,
Jugez s'il ne faut que je meure.

Ayant si longuement été
Témoins de ma félicité,
Soyez-les ores de ma peine,
Et du serment que je promets,
J'aimerai Diane à jamais
Ou je n'aimerai point Sireine. »

Il part, et au partir, trois fois
Il choppa du pied contre un bois,
Mais le destin qui nous désarme
De toute connaissance, alors
Qu'il veut faire ses grands efforts
Cet avis de douleur lui charme¹⁸.

¹⁷ *Griève* est prononcé en une seule syllabe

¹⁸ Lui masque, lui falsifie

Un vent frais élevait la mer
Au bord la faisant écumer,
Quand Sireine vint au rivage.
« Hélas ! disait-il, mes douleurs
Font bien autre mer de mes pleurs,
Et mes soupirs un autre orage. »

Enfin il s'embarque au vaisseau,
On jette la commande en l'eau,
Les rames dans la mer répondent,
Le vent dans les voiles s'étend,
Et l'on voit que de tant en tant
À leurs yeux les rivages fondent.

Fin du Départ de Sireine

L'Absence de Sireine

Sireine absent du beau séjour
Où jadis le blessait amour,
N'ayant rien tant en sa pensée
Que le bien qu'il avait laissé
Et la gloire du temps passé
Qu'une absence avait effacée,

Le long des rivages herbeux
De l'Éridan¹⁹, paissait les bœufs,
Et les gras troupeaux de son maître
Dont fidèle il était chargé,
Combien hélas ! combien changé,
Amour, de ce qu'il soulait être ?

Sa joue où la Reine des fleurs
Et les lys mêlaient leurs couleurs,
Languissait en pâleurs mortelles,
Les larmes sans plus ondoyaient
Dedans ses yeux, où se jouaient
Les belles Charites²⁰ entre elles.

Amour qui soulait vivre en lui
Plein de plaisir, n'a que l'ennui
Pour sa plus chère nourriture,
Si bien qu'en cet éloignement

¹⁹ Ancien nom du Pô, en Italie

²⁰ Chez les Grecs, déesses personnifiant la nature, la beauté, la fécondité. Les *Grâces*, chez les Romains

S'il vivait c'était du tourment
Qui l'affligeait outre mesure.

Ainsi le Berger désolé
Ne pouvant être consolé
Durant cette fatale absence,
S'allait égarant quelquefois
Par les rochers ou par les bois,
Fuyant des hommes la présence.

Solitaire, et loin de chacun,
Suivant de son mal importun
La noire humeur, il se retire
Aux antres les plus reculés,
Et les détours plus recelés
Sont ceux-là que plus il désire,

N'ayant alors rien de si doux
Que de repenser à tous coups
Au triste adieu de sa maîtresse,
De quelle parole elle usait
Lorsqu'en pleurs elle lui disait
Qu'il se souvînt de sa promesse.

Soudain que l'Aurore alentour
Épanchait des portes du jour
Ses œillets et boutons de rose,
« Il est temps, disait-il, mon cœur
Que tu recommences ton pleur,
Puisque ton mal ne se repose. »

Il sortait du lit transporté
Et par l'endroit moins fréquenté
Quelquefois cherchait les bocages,
Quelquefois pour se mieux cacher,
Les cavés replis d'un rocher
Le plus écarté des villages.

Il advint qu'oubliant le soin
De ses brebis un jour bien loin,
Tant Amour possédait son âme,
Sur l'Éridan il s'en alla.
« En ce lieu Phaéton brûla
Mais, dit-il, d'une moindre flamme.

Ici chut l'ardent Phaéton,
Et dans ce fleuve, ce dit-on,
Furent ses flammes amorties,
Et pourquoi les miennes aussi
Ne s'éteignent-elles ici,
Parmi tant de larmes sorties ?

Tu dis, amour, que ton ardeur
Surpasse toute autre en grandeur,
Et qu'ici trop peu d'eau se trouve
Il est vrai, mais amour tu sais
Que mes pleurs font en leur excès
Par mes deux yeux un plus grand fleuve.

Que si toutefois tu ne veux
Que mes pleurs éteignent les feux
Dont ta main puissante foudroie,

Permetts au moins que tes chaleurs
Puisseent faire tarir mes pleurs,
L'onde, ou le feu, me brûle, ou noie. »

Puis tournant les yeux alentour,
Il voit des peupliers²¹, qui du jour
Rendaient plus chiche la lumière
Par l'ombre de leurs noirs cheveux,
Et semblait qu'enlacés entre eux
Leur pleur fît grossir la rivière.

« Heureux ennuis, utiles pleurs,
Qui pûtes contre les douleurs
Endurcir d'une telle écorce,
Dit-il, des sœurs les tendres peaux,
Qu'insensibles sous leurs rameaux,
Elles n'en sentent plus la force.

Pourquoi mes pleurs ? ennuis pourquoi
Ne pouvez-vous autant en moi ?
Qui vous le peut rendre impossible ?
Pourquoi d'un misérable amant
N'enfermez-vous le sentiment
Dessous une écorce insensible ?

Peut-être suis-je mort aussi,
Et que ce que je plains ici
N'est sinon que la vaine plainte
Que font les mânes sans effet,

²¹ *Peupliers* est prononcé en deux syllabes

Mais quoi ? si je suis mort, qui fait
Que je vis remourant de crainte ?

Mais si je vis, hélas ! comment
La mort inséparablement
Toujours dedans mon cœur demeure ?
Ah ! si je meurs, au bien je meurs,
Si je vis, je vis aux douleurs
Afin qu'oncques mon mal ne meure. »

Alors tous les espoirs conçus,
Alors tous les plaisirs reçus
Lui revinrent en la pensée,
Mais las ! son état ennuyeux
Lui mit soudain devant les yeux
Qu'enfin c'était chose passée.

À ses plaisirs déjà passés
Les maux présents sont balancés,
Les désespoirs à l'espérance,
Mais combien faible est ce poids-là ?
Le bien passé n'est en cela
Qu'à peine mis en la balance.

Donc le présent mieux ressenti
Fut en ce poids appesanti
D'ennui si grand et si pénible,
Que je ne sais comment se fit
Que ce tourment seul ne suffît
À rendre son cœur insensible.

Insensible devait-il pas
Rendre ce cœur, si le trépas
Des sentiments ravit le trouble ?
Et si l'on meurt par une mort
Qui de plusieurs ressent l'effort,
Doit bien être insensible au double.

À cet amant sans qu'il mourût
La mort tout à coup accourut
Avec cent trépas autour d'elle,
Que s'il ne mourut pas alors,
C'est qu'elle ne fit ses efforts
Qu'en l'âme qui fut immortelle.

Puisqu'aussitôt vinrent après
Toutes les causes de regrets
Que l'absence lui faisait naître,
« Comment eut donc moins de pouvoir
L'amour, dit-il, que le devoir,
Et ma maîtresse que mon maître ?

Donc vivant j'ai pu consentir
De la laisser ? j'ai pu partir ?
J'ai pu donc ouïr de sa bouche
Ses adieux, et ne suis pas mort ?
Qui put soutenir tel effort,
Plutôt qu'amant fut une souche. »

D'un penser un autre lui naît,
Et jamais celui qui lui plaît
Un moment n'arrête en soi-même :

« Comment, disait-il, ce soleil
Ne sera-t-il vu de quelque œil ?
S'il est vu, c'en est fait, on l'aime. »

De là le soupçon s'accroissait,
Du soupçon la crainte naissait,
De la crainte, la jalousie,
Et de la jalousie enfin
Se produisait dedans son sein
Une espèce de frénésie.

Et n'était que le tourmentant,
Ce mal qu'il allait augmentant
Se lassait même en sa victoire,
Je ne sais pas quelle eût été
Sa constance dans l'âpreté
D'une si cruelle mémoire.

Comme le fer rouge de feu
De soi n'étincelle qu'un peu,
Mais sort tout en feu et en flamme
Pour peu que l'on l'ait outragé,
Ainsi de penser surchargé
Sireine étincelle en son âme.

Et quand ses pensers non trompeurs
Allaient renouvelant ses peurs,
Le frappant comme nouveaux Brontes²²
Sur l'enclume du souvenir,

²² *Brontès*, fils du Ciel et de la Terre, était l'un des cyclopes qui forgeaient la foudre

Amour, tu le vis devenir
De feu, mais le feu tu surmontes.

Et pendant qu'il était ainsi
L'œil de trop de pleurs obscurci,
Il tourne sur l'onde fuyarde,
Qui flot redouble dessus flots,
Avec elle emportait ces mots
Sans qu'hélas ! il s'en prenne garde :

« Laissez-moi, pensers trop pensez,
Donnez-moi trêve, et vous laissez
Désormais de si longue guerre,
C'est être cruel, non vaillant
Que d'aller encor travaillant
Les vaincus en étrange terre.

Allez, courez, volez légers,
Ô mes amoureux messagers,
Et si ma pitié vous emporte
À celle que je plains ici,
Ramentevez-lui le souci
Qu'absent pour elle je supporte.

Véritables racontez-lui
Les cruautés de mon ennui
Et l'effort de ma patience,
Comment je vis passant le jour,
Comment la nuit me traite amour

Aux ceps²³ d'une si longue absence.

Mais dites-lui que tout ce mal
Toutefois ne peut être égal
Au bien que j'ai d'être aimé d'elle,
Et qu'ensemble tous les ennuis
Ajoutés à ceux où je suis
Ne sauraient me rendre infidèle.

Que mon cœur dedans les travaux
Ressemble à l'aulne dans les eaux
Qui s'endurcit par longue espace :
Souffrant aussi je m'endurcis,
Mais nous différons en ceci
Qu'il ne ressent quoi qu'on lui fasse.

Moi qu'au contraire je ressens
Toujours mes ennuis renaissants,
Plus sensible en ce qui m'offense,
Et que le violent désir
De la revoir, est le plaisir
Qui seul me reste en cette absence. »

Ainsi discourait ce Berger
Au même temps qu'un messenger
Que sa Diane lui envoie,
Des lettres lui donna, mais non,
C'étaient des amours sous ce nom,
Dont même le papier flamboie.

²³ Chaînes, fers, entraves de bois, et par extension *prison*

Mais Amour que ressentir-il ?
Ô combien heureux fut l'exil
Qui vit naître tant de liesse !
Onc plus beau ne fut le séjour
Auprès même de son amour,
Que cette absence eut d'allégresse.

Ce messager avait cherché
Longuement cet endroit caché
Pour seul son message lui dire,
Mais à la fin quoi qu'il voulût
Être tout seul, il lui fallut
Prendre quelqu'un pour le conduire.

Amour en cent façons l'assaut,
Que fera-t-il, puisqu'il ne faut
En donner alors connaissance
Aux Bergers qui sont alentour ?
Le cachant, il offense Amour,
Le montrant, Diane il offense.

Doncques pour leur plaire à tous deux
Il cache et montre un peu ses feux,
Et si par une telle ruse
Il les offense tour à tour,
Diane l'excuse à l'amour,
Amour à Diane l'excuse.

Ainsi combattu doublement
Vaincu vainqueur également

Tantôt d'amour et tantôt d'elle,
De s'enquérir il s'efforça,
Le désir sans plus l'y poussa,
Qui curieux s'en renouvelle.

« Messenger, soient ainsi les Dieux
Toujours à tes vœux gracieux.
Dis-moi, qu'est-il de notre plaine ?
Qu'est-il de nos Bergers aussi ? »
Le Messenger répond ainsi :
« Chacun t'y regrette, Sireine.

Chacun désire ton retour,
Chacun dépite ton séjour,
Chacun maudit ce rivage
Qui t'a si longtemps retenu,
Chacun pour être ici venu
Était jaloux de mon voyage.

Sylvan, encore qu'amoureux,
Ne laisse d'être désireux
De te revoir bientôt, Sireine.
Diane me dit en partant,
Mais qu'est-ce qui l'arrête tant ?
Fais que ton retour nous l'amène. »

Il dit, et soudain il s'en va.
Alors Sireine se leva,
Et le long du courbé rivage
Ainsi que son pas le portait,
À soi-même il se ramentait

Chaque mot de ce doux message.

Puis prenant la lettre en la main,
« Papier, dit-il, d'amour tout plein,
Que m'apportes-tu ? paix ou guerre ? »
Lors un glaçon gela son cœur ;
Mais le désir qui fut vainqueur
Rompit le cachet qui la serre.

« Cher Messenger de mon bonheur,
Dit-il, ou plutôt le donneur
Du bien qu'en cet exil j'éprouve,
Ô doux ! et trop doux truchement²⁴
Du cœur, dont le commandement
Fait qu'entre mes mains je te trouve.

Ô mes yeux ! c'est bien pour certain
Que voici les traits de la main
Où s'enclot mon bien et ma peine,
Et qui tant de feux ont semés
Parmi ces chiffres bien-aimés,
De nos désirs marques certaines.

Combien de Cupidons éclos
Naissent à chacun de tes mots ?
Ô combien de flammes tu portes !
Je ne sais pas comment tu peux
Ne te brûler à tant de feux
Dont tu brûles de tant de sortes.

²⁴ Interprète, ambassadeur

Amour ces miracles a faits,
Car aux impossibles effets
Sa main est toujours résolue. »
Il dit, et l'ouvrant il y lut :
« Sireine qui tiens mon salut,
Une Diane te salue.

Puisses-tu vivre autant heureux,
Puisses-tu jouir pour nous deux
Ainsi d'un destin favorable,
Comme loin de toi je ne puis
M'accompagner que des ennuis,
Qui font ma vie insupportable.

Berger si prompt en t'en allant,
Qui te fait au retour si lent ?
Ton amour n'a-t-il point de plume ?
S'il en a, je ne sais comment
Tu séjournes si longuement
Sans qu'il suive en toi sa coutume.

À mon dommage je vois bien
Qu'Amour promet, et ne tient rien
De tout ce que plus il assure :
Il me promet à ton départ
Un prompt retour, mais je vois tard
Qu'il ment plus, lorsque plus il jure.

Je vois, mais je ne veux penser,
– Afin Berger de n'offenser

Ta foi que je crois trop sincère, —
Que ce que je vois soit ainsi,
Et si tu ne reviens ici,
Je dis : il ne le peut pas faire.

Ainsi j'essaie en me flattant²⁵
De dilayer²⁶, jusques à tant
Qu'à ton désir recroisse l'aile,
Que s'il n'a plus le souvenir
Désormais de s'en revenir,
Écoute au moins que je t'appelle.

Las ! je t'appelle incessamment
De ce trop long bannissement,
Bannissement certes, le dis-je,
Puisque tous deux il nous bannit
Du lieu où l'amour nous unit,
Et bannis tous deux nous afflige.

Chaque moment de ce séjour
Qui va retardant ton retour,
M'est un long siècle que je pleure,
Tu vis mes yeux, ô temps heureux,
Tous brûlants de feux amoureux,
Or sans plus le pleur y demeure.

Que c'est, ami, de bien aimer,
Si l'on me parle de la mer,
J'ai l'âme de crainte frappée,

²⁵ En me donnant des arguments fallacieux

²⁶ Temporiser, retarder

Que quelque tourbillon volant
Ne t'ait accueilli violent,
Et ta galère enveloppée.

Si l'on me discourt des poissons,
Monstres marins, mille glaçons
Me gèlent aussitôt craintive,
Si l'on me nomme quelque écueil,
Ô Berger, que devient mon œil !
Je suis aussi morte que vive.

Que si l'on raconte les loups
Qu'aux Alpes on voit à tous coups,
Je tremble, ami, toute peureuse,
Et plus encor pour ces grands Ours,
Aussi la vraie amour toujours
Est pleine de crainte soigneuse.

Dieux ! qu'est-ce que je ne crains point ?
Loin de toi toute fleur me point,
Et m'est une tranchante épine,
Ce que je crains, je ne sais pas,
Mais je sais bien qu'à tous les pas
L'effroi me gèle la poitrine.

Qui sait ? peut-être à mes dépens
À nouvelle amour tu te prends,
Et porté d'une humeur volage,
Te moquant de moi, tu lui dis
Qu'aussi sotte que mes brebis,
Je suis vraiment née au village.

Ah ! soit faux ce penser fâcheux,
Que si toutefois tu le veux
Avant que de m'être infidèle,
Fais courre ce bruit, j'en mourrai ;
Sireine, jamais je n'orraï²⁷
Sans mourir semblable nouvelle.

Mais non, je ne veux plus songer
Que tu puisses être léger,
Ni qu'autre de toi me recule,
Aussi toute raison veut bien
Puisque ton feu seul est le mien,
Que le mien seul aussi te brûle.

Que si le désir de me voir
N'a tant en ton cœur de pouvoir,
Qu'un prompt retour il te permette,
Que mon ennui si violent
Te fasse revenir volant,
Et tu verras comme il me traite.

Tu verras que tout mon troupeau
Ne boit point tant de goutte d'eau,
Ni ne dépouille notre plaine
De tant et tant de belles fleurs,
Que je supporte de douleurs
Pendant ton absence, Sireine.

²⁷ Entendrai (verbe *ouïr*)

Tu verras qu'une triste nuit
Quelque part que j'aïlle, me suit
Depuis le jour, ains²⁸ la nuit sombre,
Qu'ami, je te pus dire adieu,
Que bien qu'on me croie en ce lieu,
Je n'ai plus ici que mon ombre.

Tu verras que tous ces plaisirs
Qui soulaient borner mes désirs,
Ne sont plus rien en ton absence,
Et que je ne me plais sinon,
Sireine, qu'à nommer ton nom,
Et vivre de ta souvenance.

Si je vais quelquefois aux lieux
Témoins de nos derniers adieux,
Ici, soupiré-je en moi-même,
Était Sireine, et sur le sein
Il mit plus de cent fois la main,
Disant : Diane je vous aime.

Si je vois les prés verdissants
Où nos troupeaux rajeunissants
S'engraissaient ensemble au revivre,
Je dis : ô Dieux que différent
Est l'état où je vais mourant
Du bonheur où je soulais vivre !

Bref en quelque part que je sois,

²⁸ Ou plutôt

Toujours présente je conçois
En mon cœur, Berger, ton Idée,
Et semble, ou soit-il, pour mon mieux
Ou pour mon pis, que curieux,
Amour en tout me l'aît gardée.

Mais ces pensers repus de vent,
Après demandent bien souvent
Pourquoi tu m'as abandonnée,
Étant certain que si j'étois²⁹,
Ô mon Sireine, comme toi,
Je serais déjà retournée.

Ils savent bien que ton désir
Ne permettait à ton plaisir
Qu'autrefois loin tu pusses être,
Ores ils ne savent comment
Tu demeures si longuement.
Au moins, que j'aie un mot de lettre.

Ah ! non, n'écris point, mais reviens,
Reviens Berger, et te souviens
Qu'amour grand Dieu te le commande,
Ton amour te le dit ainsi,
Le mien plus grand l'ordonne aussi,
Est-il quelque force plus grande ?

Si trouver raison tu ne peux
De revenir quand je le veux,

²⁹ Pour la rime. *Si j'étais*

Il faut que tu te ressouviennes,
Que si ce n'est ta passion,
C'est, Berger, mon affection
Qui veut pour tout que tu reviennes.

Si ton amour n'est point changé,
Tu trouveras que ce congé
Doit bien avoir plus de puissance
Que la raison que tu bâtis,
Lorsque de cet œil tu partis,
Œil qui pleure encor cette offense.

Que si tu t'en peux bien aller
Afin seulement de celer
Nos amitiés en quelque sorte,
Ores ne dois-tu revenir
Pour ces amitiés maintenir,
Qui mourront quand je serai morte ?

Que si tu n'avances tes pas,
Ingrat amant, de mon trépas
Tu sauras bientôt les nouvelles ;
Viens si ce bien t'est encor cher
Qui t'éloigna pour le cacher ;
S'il se perd, en vain tu le cèles.

Outre que ma mère se deut³⁰,
Et plus longuement ne me veut
Seule dans un lit solitaire,

³⁰ Voir la note 14

Et souvent se fâche avec moi,
Mais pourvu que je sois à toi
À son gré me tanse ma mère.

Dieux ! oyez ce que je promets,
Mon amour ne mourra jamais,
Rien ne peut faire qu'il se change,
Que s'il advient onc autrement,
Fasse le ciel soudainement
Que l'amour par la mort s'en venge.

Celle, mon Berger, qui t'écrit,
Est celle qui jadis t'éprit,
Et s'éprit d'amour non profane,
Mais d'un qui fut si saint et beau
Qu'elle l'aura même au tombeau,
Car, Sireine, c'est ta Diane.

Quel plaisir ? quel contentement
De son heureux forcément,
Sireine, alors ton cœur abrève³¹ ?
Où sont tous tes ennuis passés ?
Certes ils sont bien effacés,
Comme la nuit quand le jour lève. »

Autant comme il y vit de mots,
Autant il baisa sans repos
D'amour la douce messagère ;
« Quel heur en présence, dit-il,

³¹ Diminue, raccourcit

Saurait égaler mon exil
Par une fortune si chère ?

Quoi papier ? il est donc certain
Que tu viens de baiser la main
Qu'en esprit cent fois je rebaïse,
Et que ces flambeaux pleins d'amour
T'ont éclairé de leur beau jour,
Et son cœur t'a rempli de braise ?

Ayant tant de bien obtenu,
Comment, papier, es-tu venu
Ici dans un monde de peine ?
Ici, dis-je, où si rien nous plaît,
Ô trop heureux papier, ce n'est
Que le seul penser qui t'amène ?

Tu ne méritais tant de bien
L'ayant laissé pour être mien,
Mais las ! en toi je me condamne,
Je ne méritais l'heur reçu,
Puisque venant ici, j'ai su
Sans mourir laisser ma Diane. »

Alors un torrent de ses yeux
Mouille cette lettre en cent lieux,
D'amour, de regret, et de honte :
Parce qu'il ne voit ses amours,
Qu'il les va regrettant toujours,
Et que ce papier les lui conte.

Qu'il lui fâche de séjourner,
Il veut soudain s'en retourner,
Diane et l'amour le commandent :
« Faisons, dit-il, faisons retour
À l'heureux paradis d'Amour,
Où tant de faveurs nous attendent. »

Il dit, et les yeux s'essuyant,
Le dos contre un arbre appuyant,
De sa houlette un bout en terre,
D'une jambe il croisa le bas,
Et l'autre bout avec le bras
Sous l'épaule courbe il enserre.

D'autant que le prudent Berger
Vit revenir le Messenger,
Et bien que seul il le voie être,
Si veut-il son mal lui celer ;
L'amour se doit dissimuler,
Le non traître amour, est un traître.

Le Messenger lui dit alors :
« Sireine, que fais-tu dehors ?
Chez toi l'on te fait violence,
Chez toi, dis-je, on te veut ôter
Ce que seul tu dois mériter ;
Le souffriras-tu sans vengeance ?

Ô Berger ! Diane par moi
Te mande qu'à jamais sa foi
Pour toi sera bien éternelle,

Et telle qu'elle t'a promis :
Mais si ses parents ennemis
La forcent, quelle erreur fait-elle ?

Juge combien peut contre tous,
D'une mère l'âpre courroux,
Et la violence d'un frère,
La malice du médisant,
Et ce que chacun va disant,
Et puis vois ce qu'elle peut faire.

À sa mère désobéir,
Le courroux fraternel fuir,
Peut-être encor serait faisable,
Mais en tous lieux s'ouïr nommer :
Voilà celle qui veut aimer !
Ô Dieux ! il n'est point supportable.

Afin de t'en faire avertir,
Ta Diane m'a fait partir ;
Auras-tu moins d'amitié qu'elle ?
Comme elle te fût venu voir
N'eût été, Berger, son devoir,
Et sans la crainte maternelle ! »

Avec quel glaive de rigueur,
Messenger, blesses-tu son cœur ;
Il fut contraint s'asseoir en terre,
Et ne parler de quelque temps,
Ses pensers entre eux combattants
Faisaient en lui trop rude guerre.

Enfin quand il lui put parler :
« Où sont tant de serments en l'air
Où sont ces larmes épandues
Ces paroles, dit-il, de vent
Dont elle m'allait décevant
Et sa foi sont-elles perdues ?

Doncques Diane a le pouvoir
Par toi de me faire savoir
Qu'elle n'est pas bien assurée ?
Ni bien assuré son amour ?
Ah ! qu'elle ait mémoire du jour
Que si ferme elle l'a jurée.

Jamais, me dit-elle, parents
Contre moi devenus tyrans,
Ni mère plus qu'Ourse cruelle,
Ne pourront mon amour changer,
Toutes choses courent danger
Du changement, mais non point elle.

Comment, Cupidon, permets-tu
Tant de beauté, tant de vertu,
Couvrir un esprit si volage ?
Est-ce pour montrer en effet
Que tout ce qui çà-bas se fait
N'est enfin qu'imparfait ouvrage ? »

En cet instant croisant les bras,
Laisant choir sa houlette en bas,

Il tombe sur les herbes molles,
Et demeure ainsi quelque temps,
Enfin ses soupirs sanglotants
Donnent place à telles paroles :

« Cesse, ô trop déloyal penser !
Cesse désormais d'offenser
L'œuvre du monde la plus belle,
Que si de changer il lui plaît,
De mon malheur cette erreur naît,
Non de défaut qui soit en elle.

Or bien ami tu t'en iras,
Et de ma part tu lui diras,
Que cette peur qu'elle a si grande,
Est présage de mort en moi,
Je ne veux survivre sa foi,
Que changeant, ma mort elle attende.

Dis-lui qu'elle ait devant les yeux,
De quel juste foudre les Dieux
Punissent une foi parjure,
Qu'un frère peut se courroucer,
Mais qu'il ne saurait la forcer
D'aller contre ce qu'elle jure.

Et que des traits du médisant
Qui put jamais en être exempt ?
Diane la chaste Déesse,
Pour le gentil Endymion,
Sut combien une opinion,

Avec la médisance blesse.

Mais qu'un amour est bien douteux
Qui du nom d'amour est honteux,
Et que tout ce qu'elle m'oppose
Pour nous plonger tous deux ainsi
En un perpétuel souci,
Est, ce me semble, peu de chose.

Que puisqu'elle veut mon retour
Je ne ferai plus long séjour,
Jamais je n'aurai chose chère
À l'égal de sa volonté,
À l'impossible est limité
Le vouloir que j'ai de lui plaire.

Mais qu'à tes discours je vois bien,
Que pour moi je n'avance rien
Sinon de me hâter d'entendre
Combien peu constante est sa foi,
Et qu'un autre heureux plus que moi
Prend le bien que je devrais prendre.

S'il advient, de ma part dis-lui
Que d'un esprit comblé d'ennui,
D'une âme de désespoir pleine,
Entre tes mains je fais serment
Ne croire jamais qu'un amant
Soit mieux trahi que son Sireine. »

Le Messager le voyant seul

Pensa pour alléger son deuil
Qu'il serait fort bon lui dire
Combien sa Diane l'aimait,
Et qu'à grand tort il la blâmait,
Au lieu de plaindre son martyr.

« Sireine, dit-il, de sa foi
Ne doute non plus que de toi,
Pour toi seulement elle pleure,
Pour toi lui sont chers les plaisirs,
Et crois que ses plus grands désirs
Sont de te revoir à toute heure.

Mille fois je l'ai vue pleurer,
Mille fois amour adjurer
Ou de te ramener vers elle,
Ou elle à toi, que s'il ne pût,
Absent au moins qu'elle te sût
Fidèle autant qu'elle est fidèle.

Ô quelle la vis-je à l'abord !
Elle était seule sur le bord
De la vive et claire fontaine
Qui prend des Alisiers son nom ;
Près d'elle on ne voyait, sinon
Ses pensers, et en eux Sireine.

Aux yeux, des larmes une mer
Au cœur, un poison plus amer
Que n'est le plus amer absinthe :
Je vis, ô pitoyable voir !

Qu'en terre elle se laissa choir
Comme une fleur du chaud atteinte.

Lors ses yeux l'onde accompagnant,
J'ouïs sa voix, ainsi plaignant :
Absence hélas ! cruelle absence !
Absence, la mort des amours,
Pourquoi dois-je pleurer toujours
Sans que j'éprouve ta puissance ?

N'ai-je pas de l'amour en moi ?
Ne suis-je objet digne de toi ?
Et l'amour n'est-il pas mon maître ?
Hélas ! si suis-je toute en feu,
Et mon amour n'est point si peu
Que plus grand un autre puisse être.

Ne faut-il que du déplaisir ?
Et où s'en pourrait-il choisir
Un autre qui soit plus extrême,
Ou plus rempli d'absinthe amer ?
Faut-il infiniment aimer ?
Hélas ! je ne vis pas où j'aime !

Ah ! ton coup contre moi ne peut,
Et c'est parce qu'Amour ne veut
Qu'un autre à me guérir s'apprête
Que l'auteur de ma passion ;
La plaie ainsi du Scorpion
Se guérit par qui nous l'a faite.

Si mon blesseur me doit guérir
C'est à toi qu'il faut recourir,
Sireine, quand le mal me presse ;
Autre que toi n'a pu, Berger,
Ce nouveau Télèphe³² outrager,
Qui recourt au fer qui le blesse.

Mais te tenant ores si loin,
Combien tardif est au besoin
Le salut de telle blessure ?
Amante de peu d'amitié,
Veux-tu guérir sans ta moitié ?
Sais-tu pas que Sireine endure ?

Hélas ! je sais qu'il va souffrant,
Que sans mourir il va mourant,
Et que sans plus j'en suis la cause,
Aussi de ce cruel penser
Je me sens plus fort offenser
Que non point de toute autre chose.

Comme le chasseur écoutant
Je sais qu'à toute heure il attend
S'il n'aura point de mes nouvelles :
Et je sais qu'au lieu où il est,
Tout ce qu'il y voit lui déplaît
Sinon que ses pensers fidèles.

³² Fils d'Héraclès, époux d'Astyoché, une des filles du roi Priam. Dans un épisode antérieur à la guerre de Troie, il reçoit d'Achille une blessure qui tarde à guérir. Un oracle annonce pourtant que Télèphe seul pourra conduire les Grecs jusqu'à Troie. Ulysse invite Achille à appliquer sa lance sur la blessure de Télèphe qui guérit enfin.

Et moi je puis vouloir guérir !
Et moi je puis vouloir mourir !
Ô faible amour ! ô faible flamme !
Tout ainsi que le feu n'est grand
Que d'amortir l'on entreprend
Ni l'amour dont guérit une âme.

Ah ! meure doncques ce désir,
Désormais je ne veux choisir
Qu'en mes larmes tout mon remède,
Je sais bien qu'il me plaint de là,
Et lui céderai-je en cela,
Si d'amitié je ne lui cède ?

Pour quelque temps elle se tut,
Puis comme si de l'œil elle eût
Remarqué chose qui lui fâche,
La main elle met sur les yeux
Et semble cacher à ces lieux
Leur soleil, quand elle les cache.

L'eau sous la main allait coulant,
Produite d'un amour brûlant ;
Ainsi l'eau, le feu mis ensemble,
L'eau du cœur, le feu de ses yeux,
D'un artifice ingénieux
Amour en son visage assemble.

Enfin d'un soupir élançé,
Mais las ! qui eût jamais pensé,

Dit-elle, que chose si douce
Que l'amour eût eu tant d'amer
Comme je ressens pour aimer !
Le calme en l'orage nous pousse.

Comment est-ce que tu consens,
Amour, à l'ennui que je sens ?
Et si tes forces sont si grandes,
Comment souffres-tu qu'autre Roi
Veuille faire observer sa loi
Dedans le cœur où tu commandes ?

Et toutefois, voici l'honneur,
Qui comme un outrageux seigneur
Me commande que j'obéisse
Au vouloir de tous mes parents ;
Honneur, tes pouvoirs sont bien grands !
Mais faut-il qu'amour y fléchisse ?

Pendant qu'elle parlait ainsi,
Le deuil lui fronçait le sourcil,
Le pleur la privait de lumière,
Les sanglots la voix lui ôtaient,
Et tous ensemble débattaient
Pour avoir la place première.

Que si tu l'eusses vue, Berger,
Tu n'eusses craint que de changer
Elle eût eu jamais quelque envie ;
La pitié plutôt eût atteint
Ton cœur ému, qu'il n'eût pas craint

Qu'un autre amour te l'eût ravie.

Mais plus de ses regrets naissants
En oyant les derniers accents
Et sa voix souvent retenue,
Elle qui soulait en son œil
Porter plus d'éclairs qu'un soleil,
L'avait alors couvert de nue.

Et puisque ses pleurs écoulés
Eurent ses beaux yeux dévoilés,
Ainsi qu'au travers d'un nuage
Le soleil de nouveau revit,
Assez près d'elle elle me vit
Pour voir des pleurs sur mon visage.

Toi, dit-elle, qui viens ouïr
Ce que tout autre doit fuir,
Puisque tu vois quelle est ma peine,
Puisque jusqu'ici mon malheur
Semble avoir ému ta douleur,
Dis-moi si tu connais Sireine ?

Diane, dis-je, je connais
Sireine, et l'ai vu mille fois,
Et bien qu'il ne me reconnaisse,
Je sais ton amour, et sa foi,
Et combien son cœur loin de toi
Couve pour toi seule d'angoisse.

Petit enfant je l'ai nourri,

Et ne fus oncques si marri
Que le sachant loin de ma femme :
Je l'aimais plus que tous mes biens,
Plus qu'un père n'aime les siens,
Plus encor qu'on n'aime son âme.

Depuis le revoir je n'ai pu,
Mais par une Nymphé j'ai su
Quelle est loin de toi son absence :
Cette Nymphé me racontait
Qu'un Berger ici l'écoutait,
Quand il éloigna ta présence.

Puis, dit-elle, que tu sais tant
Du mal que je vais regrettant,
Par la douleur que je supporte
Je t'adjure, par la pitié,
À leur défaut par l'amitié,
Si toutefois elle n'est morte,

D'aller où mon Berger, hélas !
Meurt pour moi de mille trépas,
Et lui dire qu'il se dispose
De s'en revenir au plus tôt,
Et que s'il ne le fait, il faut
Qu'il désespère toute chose.

Un Delio, qu'il connaît bien,
Est pour lui soustraire son bien,
Non qu'à mon vouloir il advienne :
Ah ! soit le Ciel de feu couvert,

Et l'Enfer pour moi soit ouvert
Avant que je sois jamais sienne.

Mais, hélas ! ma mère le veut,
Et qu'est-ce qu'une fille peut ?
Combien facilement se tache
Pour peu sa réputation ?
Que s'il m'a de l'affection
Peut-il être qu'il ne s'en fâche ?

Je sais que son père, au rebours,
N'est point contraire à nos amours ;
Je sais que sa mère désire
De voir quelque conclusion
À notre longue affection,
Et qu'est-ce donc qui l'en retire ?

Hélas ! aura-t-il bien le cœur
De me savoir par la rigueur
D'une mère sacrifiée,
Sur l'autel de mille regrets ;
Berger, dira-ton pas après
Qu'à tort je m'étais trop fiée ?

Pourra-t-il, s'il sut onc aimer,
Souffrir ce qu'il soulait nommer
Les paradis de sa Diane,
Son bien, des délices, son mieux
Être dans un lit, ô grands Dieux !
Souillés par une main profane ?

S'il n'en meurt au premier abord
Je croirai, sans lui faire tort,
Qu'il n'a point d'amour, ou point d'âme :
C'est faute d'amour, ou de cœur,
De voir, sans mourir, qu'un vainqueur
Triomphe arrogant de sa dame.

Pour mon soulagement enfin,
Je t'adjure, si mon destin
Veut qu'un si grand malheur m'arrive,
De lui dire que je sais bien
Que tout le mal en sera mien,
Mais le plus grand, c'est que je vive.

Là mille trop cuisants regrets
Ces propos suivirent de près,
Que taire il lui fut impossible ;
Berger, hélas ! qui l'eût pu voir
Sans de sa pitié s'émouvoir,
Eût été sans doute insensible.

Doncques, Sireine mon enfant,
Ne va ton espoir étouffant,
La constance de ta Bergère
N'est sujette à légèreté ;
Quand amour un cœur a dompté
Tard ou jamais il n'en sort guère. »

Alors Sireine oyant parler
Ce Berger pour le consoler,
Qui l'avait nourri dès l'enfance,

Fut ravi d'un si grand transport
Que, lui sautant au col d'abord,
À sa peine plus il ne pense.

L'ennui, pour un temps, oubliant,
Des bras à son col se liant,
La bouche jointe à son oreille,
Et sur son estomac penché,
D'affection semble attaché,
Et que l'amour s'en émerveille.

« Donc, disait Amour, est-ce ainsi
Que tu méprises le souci
Que tu dois avoir de ta peine ?
Sireine, je m'en vengerai,
À ton retour je m'enfuirai,
Rendant ton espérance vaine. »

Pendant le père nourricier,
Qui se sent tendrement lier
Des bras de cet enfant qu'il aime,
D'une semblable affection
Nouant des siens cette union,
Tremble d'une aise trop extrême.

Trois fois Sireine l'embrassa,
Trois autres à lui s'enlaça
Avant qu'une seule parole
Il pût former en ce plaisir,
Ne sachant quelle il doit choisir
Pour dire le mal qui l'affole.

Enfin, s'en étant retiré,
Après l'avoir considéré
Quelque temps, il lui dit : « Mon père,
– Tel nommer par raison je dois,
Qui m'a conservé par deux fois, –
Je veux tout ce qui te peut plaire.

En tes sages mains je remets
Ma vie, et ma mort désormais ;
C'est en toi seul que je m'assure,
Je me décharge dessus toi
De tous mes soucis, et pour moi
Je ne garde que ma blessure.

Mais ne crois pas, sage pasteur,
Que je n'aie eu sujet de peur,
Tant inconstantes sont les femmes,
Qu'Esla³³ roulés à grands monceaux
N'a tant de sablons dans ses eaux
Que d'inconstance est dans leurs âmes.

Mais puisque l'amour a permis
Qu'entre tes mains je sois remis,
Il veut encore que j'espère,
Et toi par le ciel destiné
À me nourrir à peine né,
Plus grand encor, sers-moi de père. »

³³ Le rio Esla, qui coule dans les provinces de León et de Zamora, au nord-ouest de l'Espagne, est un affluent du Duero.

Le bon vieillard la larme aux yeux,
« Mon enfant, dit-il, que les Dieux
Disposent ores de ma vie,
Puisqu'encore j'ai le pouvoir
Te voyant, mon enfant, de voir
Ce dont j'eus jamais plus d'envie.

Et puisque tu le veux ainsi,
Encor prendrai-je ce souci,
Quoique la charge en soit pesante,
Mais en ta Diane il ne faut
Croire aucun amoureux défaut,
Moins belle, que fidèle amante.

Que si tu veux sans passion
Considérer l'affection
Que tu as reconnue en elle,
Tu jugeras bien aisément
Que Delio n'est pas amant
Qui la puisse rendre infidèle.

Tu lui sembles beau, tu le sais,
Avec peut-être trop d'excès,
Delie³⁴ au rebours tant étrange
Qu'amour ne s'y saurait loger ;
Comment croiras-tu donc, Berger,
Que pour lui Diane te change ?

Efface, efface ce penser,

³⁴ Delio

Afin de ne plus l'offenser,
Et crois son amitié si forte,
Que la pauvrete a plus d'ennui
De te perdre, et se voir à lui,
Que de te perdre, et d'être morte.

Fais-lui réponse cependant
Pour la contenter, attendant
D'obtenir congé de ton maître,
Ainsi tu feras ton devoir,
Leur faisant à tous deux savoir
Qu'obéissant tu leur veux être. »

Doncques leur retour résolu,
Sireine ayant encor relu
De sa Diane l'ordonnance,
Lui veut répondre, mais trois fois
La plume lui tomba des doigts,
Comme atteint de quelque impuissance.

Puis la reprenant en la main,
En divers sujets incertain,
Cent fois recommence sa lettre,
Ores il désapprouve un mot,
Et puis le remet aussitôt
Au même lieu qu'il souloit être.

Comme dessus le flot tortu
On voit diversement battu
Le vaisseau par un grand orage,
Maintenant voler bien avant,

Puis forcé d'un contraire vent,
Revenir au même rivage,

Ainsi, poussé de passion,
Sireine plein d'affection
Écrit beaucoup, et puis le raye ;
Enfin ayant recommencé,
Récrivant souvent l'effacé,
Ne fait que ranimer sa plaie.

Car la blessure qu'il ressent,
Jamais sensible ne consent
Sans douleur d'être retâtée ;
De sorte qu'au lieu de sonder,
C'était plutôt la profiler,
Et la rendre plus irritée.

Fin de l'Absence de Sireine

Le Retour de Sireine

Un doux vent refrisait la mer
Qui l'empêchait de se calmer,
Et dedans la voile légère
Faisant un agréable effort,
Promptement éloigna du port
Le triste amant, et sa galère.

À reins courbés les Matelots
De rames sillonnaient les flots,
Cependant sur la mer voûtée,
Le vaisseau qui gémit dessous
L'effort commun, se plaint aux coups
Dont la vague était tourmentée.

L'onde rompue à l'environ
Blanchit d'écume l'aviron,
Puis à menus tortis se roue
Après le vaisseau qui s'enfuit ;
Tout alentour on oit³⁵ le bruit
Des flots outragés à la proue.

Un train d'écume va devant
Quelque temps le souffle du vent
À bouillons sur la vague folle,
Et puis surpris des tourbillons
Crevant en cent parts ses bouillons,

³⁵ Entend

Avec eux parmi l'air s'envole.

Cependant l'amoureux Berger,
Qui ne peut qu'en son mal songer,
Couché de long sur la corsie³⁶,
Lève les yeux moites de pleurs,
Et va parlant de ses malheurs,
Comme il plaît à sa fantaisie.

« Vous Zéphyrus qui me ramenez,
Disait-il, n'êtes-vous point nés
Des soupirs, enfants de la plainte
Que je suis allé si souvent
Depuis mon départ concevant
D'une âme de regret enceinte ?

Vous voiles, que je vois grossir
Du vent qui s'y vient épaissir,
Comment avez-vous le courage
De m'emporter si promptement
Où je dois mourir du tourment
Qu'a produit mon premier voyage ?

Toi vaisseau qui, du vent poussé,
Sillonnes le flot courroucé
D'une hasardeuse carène,
Tu ne souffres point tant de coups
Du vent, ni du flot en courroux,
Que d'ennuis supporte Sireine.

³⁶ Coursive, passage établi dans le sens de la longueur d'un navire

Ô vagues qui vous tourmentez
Pendant que vous nous heurtez,
Dites-moi, n'êtes-vous point celles
Qui jadis d'un flot aboyant
Allèrent Léandre³⁷ noyant,
D'amour ennemies mortelles ?

S'il est vrai que vous les soyez,
Hâtez-vous, ondes, et noyez
Un amour beaucoup plus sincère
En noyant ce triste Berger ;
Mais ce serait le soulager,
Vous n'avez garde de le faire. »

Ainsi l'amour parlant en lui
Allait rengregeant³⁸ son ennui,
Et du fer qui lui fit l'injure
La plaie même rentrouvrant,
Mettait le glaive plus avant,
Feignant de guérir sa blessure.

Son regret encor qu'importun
N'eût sitôt fini, si quelqu'un
N'eût nommé Diane et Sireine ;
Ces noms l'éveillent en sursaut,

³⁷ Héro, prêtresse d'Aphrodite à Sestos, sur la rive européenne de l'Hellespont, est aimée de Léandre qui habite à Abydos, sur la rive asiatique. Chaque nuit, il traverse le détroit à la nage, guidé par une lampe qu'Héro allume en haut de la tour où elle vit. Lors d'un orage, la lampe s'éteint, Léandre s'égare et se noie. Le lendemain, Héro se suicide en se jetant du haut de sa tour.

³⁸ Augmentant, aggravant

Sachant bien pour certain qu'il faut
Qu'on veuille parler de sa peine.

Donc retenant l'esprit craintif
Aux discours qu'il oit attentif,
Il entend que dedans la poupe
Chacun curieux écoutait
Un vieux Comite³⁹, qui contait
Sa fortune à toute la troupe.

Ce Comite était curieux
Qu'aux passants fut moins ennuyeux
Le chemin, qui semble de croître,
Et lors leur faisait le discours
Qu'il avait appris des amours
De Sireine, sans le connoître⁴⁰.

« Quoique Bergère, disait-il,
Elle a un esprit si gentil
Qu'il ne ressent rien du village ;
Elle est belle, mais en effet,
C'est en elle le moins parfait
Que la beauté de son visage.

Ces deux amants ont fort longtemps
Ensemble vécu bien contents,
Et d'une finesse bien sage
Ont les yeux plus clairs aveuglés,
Couvrant en leurs désirs réglés

³⁹ Officier qui commandait la chiourme d'une galère

⁴⁰ Pour la rime. *Connaître*

L'amour dessous le parentage.

Mais Sireine partit enfin
Par l'ordonnance du destin,
Qui ne voulut qu'en sa présence
Un voleur son bien lui ravît,
Ni que s'il le perdait, qu'il vît
L'offenseur lui faisant l'offense.

Ce fut à cet éloignement
Que prit naissance le tourment,
Qui tant de pleurs leur fit répandre ;
Car Delio riche Berger
Près d'elle se venant loger
S'en laissa par malheur surprendre.

Ce Berger riche n'avait rien
En soi d'aimable que son bien ;
Nature pleura sa naissance,
Et l'astre qui la regardait
Lui versa tout ce qu'il gardait
D'imparfait en son influence.

Pour être à Diane donné
Ce Delio fut destiné,
Ce crois-je, pour faire paraître
Qu'aux ordonnances de là-haut,
La raison des hommes défaut,
Et n'y doit rien y reconnaître.

Lors que la Bergère le sut,

Quel fut l'ennui qu'elle reçut !
Quels les discours de sa pensée !
Quelles les larmes de son œil !
Et quels les propos que le deuil
Tira de son âme offensée !

Veuille amour, disait-elle, ami,
Que morte je tombe parmi
La troupe des chastes pucelles,
Quand la main de ce ravisseur,
Pour se voir de moi possesseur,
Osera m'enlever d'entre elles.

Jamais ne permette l'amour
Que je voie éclairer le jour
Où ma cruelle destinée,
Dans son infaillible dessein,
Ordonne qu'un si grand larcin
Soit fait sous le nom d'Hyménée.

Le lit nocier soit mon tombeau,
Et que le désastre flambeau
Qui doit brûler à telle noce,
Soit le flambeau qui reluira,
Quand morte l'on me portera
Le même jour dedans la fosse.

Ainsi la Bergère plaignait
Le mal prochain qu'elle craignait,
Mais quand elle en fut assurée
Et qu'elle sut que dans la main

De Delio le lendemain
Diane serait délivrée,

Amour ! que ne dit-elle pas ?
Et quelle sorte de trépas
À soi-même ne cherche-t-elle ?
Pour mourir tout lui semble bon ;
L'aspic, le fer, l'ardent charbon,
Hardie, à son secours appelle.

Mais ne pouvant à son vouloir
De telles morts se prévaloir,
Trop bien gardée en cette peine,
Résout par les soufflets du cœur
Ne plus alentir son ardeur,
Et s'étouffer faute d'haleine.

Mais amour, qui veut en son cœur
Paraître toujours le vainqueur,
Vient cette mort lui contredire,
Et lui contant ses déplaisirs
La force même à des soupirs,
Desquels il faut qu'elle respire.

Ainsi donc ne pouvant mourir
Ni tant de misères souffrir,
L'ennui lui changea le visage,
Et d'un tel chagrin le remplit,
Qu'au lendemain ne s'accomplit
Le dessein de ce mariage.

Car chacun voyant la couleur
Dont la peignait l'âpre douleur
Qui la rendait passionnée,
La jugeait bien être plus près
D'avoir du funeste Cyprès
Que du Myrte en son Hyménée.

Mais de huit jours le reculant,
Ce n'était que rendre plus lent
Son trépas, non la rendre saine,
Et c'est, ce me semble, aujourd'hui
Le jour fatal de son ennui,
Si ma mémoire est bien certaine. »

« Aujourd'hui, reprend transporté
L'amant qui l'avait écouté,
Donc aujourd'hui c'est la journée
Où tous mes espoirs sont perdus ? »
À ces mots à coup entendus
Toute la troupe s'est tournée.

Lors transporté, rouant les yeux,
Hagard, et presque furieux,
D'un regard de mort effroyable
En divers endroits regardant,
Enfin en sa fureur ardant,
Il dit de voix épouvantable :

« Injuste ciel, tu ne peux pas
Au moins me nier le trépas,
Quoique d'autre bien tu me privés. »

Puis il dit, regardant la mer :
« Je meurs, Diane, pour t'aimer ;
Veuille Amour que tu ne me suives. »

À ces derniers mots d'un plein saut,
Transporté, se jette d'en haut
Dans l'onde qui soudain regorge ;
L'eau jaillit, et mille tortis
Rouant autour, sont engloutis
Dedans l'abîme de leur gorge.

Un cri d'effroi de bout en bout
Dans le vaisseau courut partout,
Chacun en devient froid et pâle,
On ne le voit plus, car autour
L'eau qui replisse de maint tour
Déjà dans son gouffre l'avale.

Tous ceux qui virent ce Berger
En cet effroyable danger,
Dessus la rambade⁴¹ accoururent,
– Plusieurs d'entre eux savaient nager –
Et soudain se jetant en mer,
Pitoyables le secoururent.

Que si son amoureux flambeau
Eût pu s'éteindre dessus l'eau,
Heureux trois fois, heureux naufrage,
Mais hélas ! ce fut au rebours,

⁴¹ Construction élevée à la proue d'une galère pour exhausser les combattants

Puisque après avoir eu secours,
Son feu s'apparut davantage.

Il demeure longtemps pâmé,
Semblant un tronc inanimé,
Pâle et froid, sans pouls, sans haleine ;
L'eau de la bouche lui sortait,
Et son poil autour dégouttait
En mainte source de fontaine.

Quand ses esprits furent remis,
« Hélas, leur dit-il, mes amis,
Eh ! qu'est-ce que vous pensez faire,
Vous croyez m'ôter au trépas
Me sauvant, et ne voyez pas
Que vous me faites le contraire.

Étant réduit en un tel point
Que mon âme ne vivra point
Que je ne perde cette vie,
Vie, hélas ! qui n'est que ma mort,
Donc par pitié tous d'un accord
Faites qu'elle me soit ravie. »

Là muet d'un penser profond,
On lui voit replisser le front,
Froncer le sourcil, et l'œil ferme
En un lieu tenir arrêté,
Et puis, tout à coup transporté,
« Voici, dit-il, voici mon terme.

Voici le terme de mon cours,
Ce jour doit annuiter mes jours,
Et c'est en vain que je le pleure ;
Mais pourquoi m'avez-vous permis,
Astres malins, mes ennemis,
Que ma mort le prévînt d'une heure ?

Voici donc le jour malheureux
Où mon destin trop rigoureux
A limité toute ma joie ;
Doncques mon espoir étouffant,
C'est aujourd'hui que triomphant
Un voleur emporte ma proie.

Doncques aux rayons du flambeau,
Qui doit me mener au tombeau,
Aujourd'hui Diane est menée,
Les cheveux couronnés de fleurs,
Mais sans doute l'œil plein de pleurs,
Aux lois d'un injuste Hyménée.

Faut-il sans que je meure, ô mort !
Que je supporte un si grand tort ?
Faut-il qu'on ravisse ma dame ?
Et pour encor plus de rigueur,
Faut-il que je vive sans cœur,
Et qu'un autre corps ait mon âme ? »

Ces propos de pitié touchaient
Les cœurs plus durs qui l'approchaient,
D'une compassion si forte

Que nul n'était autour de lui
Qui ne ressentît son ennui,
Et son malheur en quelque sorte.

À tant Lerine⁴² au beau séjour
S'allait reculant d'un grand tour,
Et déjà les rudes Stecades⁴³
Montraient de loin leurs rochers nus,
Rochers aux ancrs inconnus
Pour leurs trop difficiles rades.

Le vent qui la voile emplissait,
Et l'onde en l'onde replissait,
Pendant que d'ire elle bouillonne
Fait faire au vaisseau tel chemin
Que déjà sur la droite main
Blanchit l'île de Maguelonne⁴⁴.

Après derrière la laissant,
Agde s'en vient apparaissant
Sur la pointe en mer avancée ;
La vieille Narbonne de loin
Se montre enclose en un recoin,
Qui fut bientôt outrepassée.

Déjà commençait d'approcher
Leucate, et le pointu rocher

⁴² Les îles de Lérins, dans la baie de Cannes

⁴³ Les îles Stoechades. Ancien nom des îles d'Hyères (Porquerolles, Port-Cros, du Levant)

⁴⁴ Ancienne île volcanique proche de Palavas-les-Flots, dans l'Hérault

Qui finit les monts de Pireine⁴⁵
Où fut le temple de Vénus⁴⁶,
Enfin les bords sont reconnus
Du Tage riche en son arène.

Alors l'ampoule dans la main,
Le forçat lassé du chemin
Se voyant au bout du voyage,
Et que l'ancre se va jeter,
De cent Iô fait éclater
Les replis du prochain rivage.

Sans plus Sireine dans le cœur
Sent augmenter l'âpre rigueur
De ce mal que le temps n'allège,
Et plus il approche des lieux
Autrefois si délicieux,
Et plus son ennui se rengrège⁴⁷.

Chacun dessus le bord de l'eau
Allait descendant son fardeau,
Mais quoi que Sireine n'emporte
Que sa houlette dans la main,
Son faix toutefois inhumain
Lui pèse bien d'une autre sorte.

Alors les ombres allongeant,
Le jour dans l'eau s'allait plongeant,

⁴⁵ Les Pyrénées

⁴⁶ À Port-Vendres (*Portus Veneris*) ?

⁴⁷ Voir la note 38

Pour donner relâche à la peine ;
Sereine pressé du désir,
Ne pouvait se donner loisir
Presque de prendre son haleine.

Il accusait son pied trop lent,
Souvent paresseux l'appelant
Encor qu'au trépas il le porte,
Le retardement lui déplait,
Et semble qu'en sa mort il ait
Quelque espoir qui le réconforte.

Enfin pour ne se perdre pas
Parmi la nuit, non qu'il fût las,
Il recherche quelque retraite,
Et jetant l'œil de tout côté,
Voit sur un rocher écarté,
Ce lui semblait, une logette.

Ce roc diversement pointu
Du vent à toute heure battu,
Était le rempart du rivage ;
Dans la mer son dos avancé
Ne craignait le flot insensé
Qui s'y rompait à coup d'orage.

En ce lieu les pêcheurs souvent
Oiseux pour le courroux du vent,
Se reposaient dessus des sièges
Taillés dans le creux du rocher,
Cependant qu'ils voyaient sécher

Au bord leurs filets et leurs lièges.

Sireine que l'ennui poursuit,
Y va pour y passer la nuit,
Dont s'étendaient déjà les voiles
Entre les hommes et les Dieux,
Faisant rouler parmi les cieux
Son chariot semé d'étoiles.

Quel fut le repos du Berger,
L'amant seul le pourra juger
S'il eut onc sa douleur première ;
Tant est que le jour s'en revint,
Avant que son œil se souvînt
De clore sa moite paupière.

Et sur le point que du Soleil
L'Aurore annonçait le réveil,
Au chemin hâtif il s'apprête ;
Mais au même temps qu'il sortait
Il ouït une voix qui chantait
Au son d'une triste musette.

D'abord, parce qu'il lui sembla
De la connaître, il se troubla,
Et lorsqu'il la put mieux entendre,
Il connut Sylvan son voisin
Qui chantait proche de sa fin,
Comme un Cygne au bord de Méandre⁴⁸.

⁴⁸ Rivière de Phrygie, en Asie Mineure. D'après la légende, les cygnes y chantaient poétiquement avant de mourir.

Ce Berger Diane adora,
Mais jamais il ne retira
Que toute extrême rigueur d'elle ;
Toutefois tel était son cœur,
Qu'aucune sorte de rigueur
Ne le lui put rendre infidèle.

Touchés d'un semblable souci
Sireine et ce Berger aussi,
Quoique rivaux pour même dame,
Étaient toutefois bons amis,
Sans que jamais discord eût mis
Ses feux parmi leur douce flamme.

Mais Sireine était bien aimé ;
L'autre encor que fort estimé
N'avait d'amour que le martyr ;
Souvent le mérite en l'amant
Est le plus grand empêchement
Pour obtenir ce qu'il désire.

À ce coup quand Sylvan le vit,
« Et quoi, dit-il, Sireine vit ?
Il respire encore la vie ?
Ah ! il est mort, mes yeux au moins
Ont été les tristes témoins
Que l'âme l'on lui a ravie. »

Sireine à ces cruels propos
Fut contraint s'appuyer du dos

Contre une pointe de la roche,
Et l'a cruellement battu
Du message qu'il avait eu ;
La vie même il se reproche.

Puis peu à peu se laisse choir
Comme une rose sur le soir,
De l'ardent midi desséchée ;
En cet état il ne parla
Pour un temps, mais enfin il a
Sa voix en tels mots débouchée :

« Cet œil qui pleurait au partir,
Ce pleur qui brûlait au sortir,
Ce cœur qui mourait de l'absence,
Ces serments si souvent jurés,
Sont-ils contre moi conjurés
Pour faire une si grande offense ?

Doncques les larmes de cet œil,
Doncques les ardeur de ce deuil,
Doncques la crainte de cette âme,
Doncques les liens de la foi
Ne sont que pour montrer en moi
Combien volage est une femme ?

Œil plein d'amour étincelant !
Ô pleur né d'un amour brûlant !
Ô peur signe d'amour extrême !
Ô serment que chacun eût cru !
Hélas ! comment avez-vous pu

Pleins d'amour tromper l'amour même ?

Jamais un œil ne fut aimé,
Jamais un amour estimé,
Ni jamais âme idolâtrée
Avec un dessein plus parfait,
Que fut celui dont sans effet
Naquit mon amour désastrée.

Si jamais Amour fut moqué
Pour vainement être invoqué,
Combien l'a-t-il été par elle ?
Sa bouche jurait qu'elle aimait,
Et lors sa bouche blasphémait,
Car son cœur était infidèle.

Que si quelque amour outragé
Fut jamais par le ciel vengé,
Au ciel vengeance je demande ;
Mais non, la peine qui serait
Moindre, mon cœur offenserait,
Et l'égle serait trop grande. »

Sylvan quelque temps l'écouta,
Et puis de tels mots l'arrêta :
« C'est assez, il suffit, Sireine ;
Le tribut qu'Amour veut de nous,
C'est de plaindre et souffrir ses coups ;
C'est assez plaindre, souffre la peine. »

« Hélas ! répond Sireine, hélas !

Ces coups d'Amour ne viennent pas ;
Ils sont, Sylvan, de son contraire. »
« Amour a deux mains comme nous,
L'une, dit Sylvan, a le doux,
Et l'autre la poison amère.

Berger, ne te souvient-il plus
Combien autrefois tu te plus
En la faveur qui t'est ravie ?
Il faut d'un même cœur souffrir
La mort, alors qu'il faut mourir,
Qu'on a joui l'heur de la vie.

C'est à moi, Berger, qui ne suis
Que butte de tous les ennuis,
À qui cette plainte est permise ;
Car moi le plus fidèle amant
Qui fut onc, n'eus onc que tourment,
Qu'amour à ce coup éternise. »

Alors Sireine soupirant
Lui répond : « Amant ignorant,
Tu ne sais la douleur extrême
D'avoir goûté du bien, et puis
Voir changer en plus grands ennuis
Hélas ! pour jamais ce bien même.

Tiens ouverts quelque temps les yeux
Contre le Soleil radieux,
Puis en détourne ta paupière,
Tu trouveras tout alentour

Pour toi noircis les rais du jour,
Qui donnent aux autres lumière.

Mes esprits, longtemps arrêtés
Aux heureuses félicités
Où bienheureux ils soulaient être,
Trouvent qu'une éternelle nuit
En quelque part qu'ils soient les suit,
Maintenant déchus d'un tel être.

Mais toi Sylvan, à qui l'amour
Ne fit onc éclairer le jour,
Des faveurs qu'ores je regrette,
Ne peux sinon par le penser,
Savoir combien peut offenser
La perte que Sireine a faite.

Mais soient tous ces propos rompus,
Ami Sylvan, ne cherchons plus
Qui des deux est plus misérable,
Et contentons-nous seulement
Que des deux le moindre tourment
Est à nos cœurs insupportable.

Et s'il te plaît, Berger, me dis
Qui t'a fait laisser tes brebis
Qu'autrefois tu tenais si chères. »
« Sireine, répond-il, c'est toi.
Mais je faux, Sireine, c'est moi.
Non, ce sont nos communs affaires.

Mais que demandes-tu d'ouïr ?
Tu devrais plutôt t'enfuir ;
Quoi que ce soit tu veux l'apprendre ;
Prépare donc plutôt tes yeux
À pleurer ton mal ennuyeux,
Que tes oreilles à l'entendre. »

« Sylvan ne te soucie point
De raconter de point en point,
Lui répond-il, notre amertume,
Et crois que mon fâcheux malheur
M'a tant outragé de douleur
Que mon cœur en a fait coutume. »

« Puis, dit-il, qu'il te plaît ainsi,
Sireine, écoute ton souci,
Et comment au mien il s'assemble ;
Le sort qui se voulut jouer
De nous, se plut à nous nouer
Par nos désirs, tous deux ensemble.

Avant que le jour rigoureux,
Jour qui nous fut si malheureux,
La contraignît au mariage
Et la soumît à cet époux,
Qui par le jugement de tous
Méritait moins cet avantage ?

D'extrême douleur insensé,
Je me vis mainte fois poussé
D'étrangler d'une main hardie

Ce ravisseur de notre bien ;
Sans Diane, je crois que rien
Ne m'en eût l'âme refroidie.

Mais elle sachant ma fureur,
Me tansa d'une telle erreur,
Et puis, voudrais-tu, me dit-elle,
Pour complaire à ta passion,
Blessar ma réputation
Par une offense si mortelle ?

Je lui réponds : J'aimerais mieux,
Diane, offenser tous les Dieux
Qui faire chose qui vous fâche,
Mais ne considérez-vous pas
Que je ne puis sans le trépas
Souffrir une offense si lâche ?

Il faut, me dit-elle, souffrir
Ce qu'il plaît aux Dieux nous offrir,
Leur résister est impossible,
Berger, ils peuvent tout là-haut,
Et puisqu'à la fin il le faut,
Que sert-il d'être si sensible ?

Doncques sera le bienvenu
Ce Delio, dis-je, inconnu,
Et vous avez bien le courage
Qu'un homme, mais homme imparfait,
Et qu'à dépit nature a fait,
Soit joint à vous par mariage.

Hélas ! pourrez-vous supporter
Sans quelquefois vous dépiter
Ses caresses tant étrangères ?
De honte rougirez-vous pas,
Si quelquefois entre les bras
Il vous prend parmi les Bergères ?

L'œil baissé, d'un soupir profond,
Premièrement elle répond,
Puis dit : Mon âme raisonnable
Sur tout la raison apprendra,
Et cette raison me rendra
Ce Delio bien connaissable.

Berger, celle à qui les appas
Commandent, et qui ne peut pas
Leur résister trop impuissante,
Sans doute difficilement
Supportera le changement
Que la fortune lui présente.

Mais moi, qui de mes premiers jours
Ai voulu me raidir toujours
Contre ma volonté plus forte,
Je ne dois craindre que le sort
Me donne jamais coup si fort,
Que ma constance ne supporte.

Quand ses amertumes je bois,
Je fais au moins ce que je dois,

Vas-je disant en ma pensée,
Et cette consolation
Guérit par résolution
Mon âme, aussitôt que blessée.

Par ainsi tout ce que tu dis,
Tous ces maux que tu me prédis,
Et desquels je dois être serve
Je les supporterai, d'autant
Que je sais qu'en les supportant
Les lois de mon devoir j'observe.

Doncques Diane, c'en est fait,
Vous voulez, lui dis-je, en effet
Être d'un Delio la proie,
Qui jamais ne vous a servi ;
Plutôt si jusque là je vis,
Qu'à mes vœux le ciel me foudroie.

Mais je sais bien que j'en mourrai,
Et que jamais je ne verrai
L'effet de telles injustices ;
Permettez au moins sans dédain
Qu'un seul baiser de votre main
Paie à ma fin tous mes services.

Ces mots purent tant sur son cœur,
Qu'ils réchauffèrent la rigueur
Qui la gelait de tant de glace,
Mais ce fut à condition
De te dire l'affliction

Qu'elle avait de cette disgrâce.

Quoi, dis-je, Diane, il vous plaît
Que Sireine sache qu'il est
Aussi bien que moi misérable ?
Cruelle il ne vous suffit pas
Qu'il meure, si de son trépas
Avec vous je ne suis coupable.

Ce fut à ce coup outrageux,
Que cet esprit si courageux
Fut contraint enfin de se rendre,
Et fallut que ses yeux alors
Par des pleurs montrassent dehors
L'ennui qu'il ne leur put défendre.

Mais toutefois ayant vécu
Jusques à ce coup vaincu,
Vaincu, dis-je, en apparence,
– Car je crois bien que de son cœur
Jà dès longtemps était vainqueur
Et ton amour, et cette offense. –

Diane voulant me celer
Ses larmes, ne m'osa parler,
Mais d'une main dans sa pochette
De prendre un papier essayait,
Et cependant elle essuyait,
De l'autre, ses yeux en cachette.

Et tournant la tête à côté,

Près de toi j'ai trop arrêté,
Dit-elle, il faut que je te laisse,
Et toi prends le baiser permis,
Et puis comme tu m'as promis
Va satisfaire à ta promesse.

Ce papier pour qui j'ai pleuré,
Tu le donneras à Siré,
Et le reste du mot s'arrête,
Pris au palais avec la voix,
Elle part, et moi je m'en vois⁴⁹
Sans presque oser tourner la tête.

Mais c'était peu que cet ennui,
Au prix, Sireine, de celui
Qu'elle eut le jour du mariage,
Et pour moi, je ne sais comment
Amour fit qu'un cœur en aimant
Pût supporter un tel outrage.

Las ! enfin venu le matin
Où notre malheureux destin
Avait notre perte ordonnée,
Aussitôt qu'elle se leva,
Mon bien, dit-elle, s'acheva
En commençant cette journée.

Que n'alla-t-elle retardant
Pour s'habiller, en attendant

⁴⁹ Pour la rime. *Je m'en vais*

Que ce jour désastré s'écoule,
Mais le retarder était vain,
Car ce que ne faisait sa main
Plusieurs le faisaient à la foule.

Il est vrai que tous ces habits
Qui soulaient sur elle jadis
Des beautés accroître les charmes,
Semblaient de pleurer à ce jour
Le tort qu'on faisait à l'Amour,
Encor qu'on n'en vît point les larmes.

Ami Sireine je la vis,
– Tout ce jour-là je la suivis,
Afin que mieux je te redise
Tout ce qui s'y serait passé –
Je la vis d'un teint effacé,
Comme ceux qu'on mène au supplice.

Mais lorsque l'on la vint trouver
Pour de sa main même approuver
Les accords de cette alliance,
Les jambes tremblantes de peur,
Et l'extrême tressaut du cœur
Lui ravirent toute puissance.

Enfin il le fallait ainsi,
Ma mort doncques je signe ici,
Dit-elle, et saisissant la plume,
Tremblant « Diane » elle écrivit ;
Amour s'enfuit quand il le vit,

N'y laissant que son amertume.

Enfin les éclatants hautbois
L'appelèrent à haute voix
Pour dans le temple la conduire,
Chacun la presse, il faut aller,
Mais certes ce fut sans parler,
Quoi qu'autour d'elle l'on pût dire.

Toutefois quand elle passa
Près de chez toi, elle adressa
Son regard devers ta cabane,
Et les yeux de larmes rougis,
Tu es, dit-elle, encor logis
À qui soulait être Diane.

Mais que te vais-je racontant,
Un mal qui s'augmente d'autant
Qu'il est plus vif en la mémoire ;
Et te contente de savoir
Que j'eus plus de force à le voir
Que de créance pour le croire.

Je ne pouvais croire en effet
Qu'un si grand outrage fût fait
À Sylvan, Sireine, et Diane,
Sans que les Dieux l'eussent puni ;
Mais quoi ? le jour étant fini,
L'effet ma créance condamne.

Ami, je meurs y repensant,

Du même glaive me blessant,
Dont mon âme alors fut atteinte ;
Amour qui te vantes si fort,
As-tu bien pu souffrir ce tort
À quoi le devoir l'a contrainte ?

Les Grâces dans ce lit, au moins,
Ne furent jamais les témoins
Des effets de cet Hyménée,
Ni les voyant ensemble nus,
Jamais le ceston⁵⁰ de Vénus
N'a leur courtine⁵¹ environnée. »

Sireine écoutant ces propos
Allait tremblant à tous les mots,
Mais quand il sut que sa Bergère
Par l'injustice du destin
Était d'un autre le butin,
Il parle ainsi plein de colère :

« Doncques mon amour est vaincu,
Doncques, Sylvan, j'ai survécu
La perte de mon espérance ;
De tels coups demeurer vainqueur,
C'est plutôt un défaut du cœur
Que non pas effort de constance. »

⁵⁰ Sorte de ceinture mystérieuse aux pouvoirs irrésistibles. « [Aphrodite] dit et, de sa poitrine, elle détacha le bandeau brodé, aux dessins variés, où tous les charmes se trouvaient enfermés. Là se tenait l'amour ; là, le désir ; là, le tendre propos, et là l'intime invite qui captive l'esprit de ceux-là même qui ont une sagesse affermie. » (Homère, *L'Illiade*, XIV)

⁵¹ Rideau de lit

Il dit, et porté de transport,
Ne songeant plus rien qu'à la mort,
Part sans la lettre de Diane,
Mais Sylvan accourut soudain,
Qui la lui remit dans la main,
Et puis retourne en sa cabane.

Sireine alors se voyant seul,
Se donne tout à fait au deuil
D'une humeur tant appesantie,
Et si fort troublé, qu'il jugeait
Que tout ce qui ne l'affligeait,
Fût de son mal une partie.

Mais pendant que d'esprit perclus,
Plus il pense en son mal, et plus
Il trouve du mal qui l'outrage,
Le vieillard parti devant lui,
Et moins retardé de l'ennui,
Avait plus hâté son voyage.

Déjà l'amoureux messenger
Pouvait assurément juger
Les hameaux de chaque village,
Il remarquait déjà les toits,
Déjà son œil faisait le choix
Par l'habit presque des visages.

Esla deçà plein de peupliers,
Là, la fontaine aux alisiers,

Ici, la champêtre cabane
Des pauvres Sireine, et Sylvan,
Celle à Delio plus avant,
Où déjà demeurait Diane.

Car depuis qu'il était parti,
Cupidon avait consenti
Qu'au devoir se soumît sa flamme,
Et que Diane qu'on vit tant
Aimer un Sireine constant,
D'un Delio devînt la femme.

Ô sable mouvant et léger !
Ô cœur ! qui ne saurais loger
Nulle constance dans ton âme,
Malheureux qui te veut aimer
Puisqu'on ne saurait estimer
Combien volage est une femme.

L'onde suit l'onde promptement,
Plus le vent le vent véhément,
Plus vite encor l'âge suit l'âge,
Le penser les peut devancer,
Mais l'eau, l'air, le temps, le penser
Sont moins prompts que ton cœur volage.

Ainsi ce berger ayant su
Comme Diane avait reçu
Pour époux autre que Sireine,
Déjà son Sireine plaignait
Pour l'ennui futur qu'il craignait

Qu'il dût avoir de cette peine.

Huit jours étaient déjà passés
Que d'oublis non point effacés,
Mais d'Hymen étaient les services
De Sireine, et que retenir
Encor de lui le souvenir,
C'était être de ses complices.

Les conviés étaient partis,
Les flambeaux étaient amortis,
Dont le chaste Hymen on allume,
Déjà les instruments cessaient,
Et toutes choses finissaient
Qu'à des noces on accoutume,

Lorsque pour plus légèrement
Ecouler son âpre tourment
Elle sort du logis champêtre,
Mais Diane plus ce n'était,
Car la douleur qui l'abattait,
Ce qu'elle fut, l'empêchait d'être.

Ses yeux pleins d'amoureux élans
N'étaient plus qu'abattus et lents,
L'œillet et le lys du visage
Étaient ternis, et sans couleur,
Et par-dessus plein de pâleur,
Était l'ennui du mariage.

Sa lèvre l'aimant du baiser,

Qui ne soulait favoriser
Que l'Amour reconnue extrême,
Étant contrainte de toucher
Un autre qu'elle avait moins cher,
Était de regret toute blême.

Amour qui soulait dédaigner
Son cher Paphos, pour n'éloigner
Les actions de cette belle,
De loin la regardait confus,
Mais l'honneur l'en éloignait plus
Qu'autre chose qui fût en elle.

Telle la voyant au retour,
Ce Berger connut bien qu'Amour
Était banni de son courage,
Ou que pour le moins la raison
Le tenait en telle prison,
Qu'il n'osait montrer le visage.

Il connut bien qu'en vain, hélas !
Il avait perdu tant de pas,
Et que morte était l'espérance
De pouvoir Sireine sauver ;
Toutefois il veut éprouver
Tout ce qui est en sa puissance.

Donc à Diane il s'adressa,
Mais elle, qui le caressa
À son départ, ores changée
Ne daigne le voir au retour ;

C'est peut-être signe d'amour,
Mais signe d'amour affligée.

« Diane, dit-il, si j'ai fait
Un si long chemin sans effet,
Qu'Amour comme juste punisse
Celui qui de nous a le tort,
Non point par une prompte mort,
Mais avec un plus long supplice.

Sireine à ton commandement
Est parti, mais plus promptement
Partit son amour de ton âme ;
Dieux ! où vient-il l'infortuné !
Il verra qu'il est ordonné
Que l'oubli soit en toute femme.

À ces mots la voix il changea
En des soupirs, dont s'abrégea
Le reproche qu'il voulait faire ;
Il voulait dire : ô sans amour !
J'en verrai la vengeance un jour ;
Mais il fut contraint de se taire.

Le Messager en cet instant
La lettre à la Bergère tend
Que froidement elle refuse.
« Berger, dit-elle, je ne puis ;
Celle que je fus, je ne suis ;
Que cela me serve d'excuse. »

Ainsi qu'un torrent courroucé,
Retenu d'un bord rehaussé
Quelque temps en soi se repose,
Enfin les défenses forçant,
Alentour s'en va terrassant
Tout ce qui contre lui s'oppose,

Ainsi le Berger transporté
De la nouvelle cruauté
Dont Diane usait à Sireine,
« Va, dit-il, va, soûle ton cœur
De son sang, et de ta rigueur,
Perfide, mais plus qu'inhumaine. »

Diane ne lui répondit,
Parce qu'elle ne l'entendit,
Étant et trop loin, et trop triste ;
Grand force d'un amour parfait !
Vainqueur, qu'est-ce que n'eût pas fait
Qui vaincu toutefois résiste ?

Ainsi Diane s'en allant
Avec le regret violent
Que ce ressouvenir ramène,
Rencontre Selvage en chemin ;
Passant elle lui tend la main,
L'œil de pleurs, le cœur plein de peine.

Cette étrangère n'avait vu
Sireine, mais avait bien su
L'Amour que lui portait Diane ;

Car Diane qui l'aimait tant,
Bien souvent l'allait racontant
Toutes seules en leur cabane.

Depuis le départ du Berger,
Elle s'était venu loger
Par hasard, le long du rivage
Du doux Esla, pleine d'ennuis,
Où s'aimant toutes deux depuis,
Ne firent souvent qu'un ménage.

Or elle remarquant de loin
Le trouble de Diane, eut soin
De savoir si c'était Sireine,
Mais voyant ce vieux Messager
« Qui es-tu ? d'où viens-tu, Berger ?
Dit-elle, et quel sujet t'amène ? »

À ces accents si gracieux,
Le Berger relève les yeux,
Et voyant la belle étrangère
Si pitoyable à sa douleur,
D'un soupir qui lui part du cœur,
Après répond à la Bergère :

« Ainsi les dieux te soient amis,
Ainsi tes déplaisirs soumis
Aux bonheurs que ton cœur désire,
Puisses-tu jouir pour toujours
De tes bienheureuses amours,
Sans onc en avoir du martyre.

Comme tu prends compassion
De la plus belle affection,
Et sur qui plus d'honneur abonde,
Que jamais Amour ait produit,
Et que celle qui la détruit
Est la plus ingrate du monde,

Et puis enfin que c'en est fait,
Et que chacun déjà le sait,
De le taire c'est chose vaine ;
Sache donc que Diane un jour
Qu'Hymen n'avait vaincu l'Amour
M'envoya visiter Sireine.

Ses yeux pleins d'amoureux flambeaux
Ressemblaient alors des ruisseaux,
Sa voix qui n'était que louange
De Cupidon et de ses traits,
N'était sinon voix de regrets,
Et d'Hymen naissait tout ce change.

Sa pitié tellement m'émut,
Que quand commandé elle m'eut
De courre d'un à l'autre pôle,
Je n'eusse osé la refuser
Tant elle avait su m'abuser
Avec sa flatteuse parole.

Je trouvai Sireine, mais non,
Du Berger n'y restait sinon

Du visage l'idole vaine,
Et le reste était enchanté
En elle, qui rien d'arrêté
N'eut onc que le cœur de Sireine.

Ce Berger oyant mon discours
Connut bien ses faibles amours ;
Moi qui les croyais moins muables
Que les grands rochers de León,
Lui en ôtais l'opinion
Par des serments peu véritables.

Mais comme nous voyons souvent
Nos Bergers connaître devant
La chute d'un prochain orage,
Par les apparences de l'air,
Sireine aussi m'oyant parler
Prévit bien cette humeur volage.

Il prévient bien que de son cœur
Quelque nouvel amant vainqueur
Ravissait son âme infidèle ;
Toutefois pour avoir au moins
Les mêmes meurtriers⁵² pour témoins
De sa mort, il s'en vient vers elle.

Il se résout donc au retour,
Encor qu'il n'espère d'Amour
Que la mort seule pour salaire,

⁵² *Meurtriers* est prononcé en deux syllabes

Et veut bien puisque Amour le veut
Soûler de sa mort s'il le peut,
Celle qui semble de s'y plaire.

Voilà donc ce pauvre pasteur,
Dédaignant toute la faveur
Que de ce grand pasteur son maître
Il avait onc pu mériter,
Qui vient, hélas, lui présenter
Ce cœur qui le sien soulait être.

Mais Dieux ! quelle réception !
Mais Dieux ! quelle confusion !
Quel désespoir sera le vôtre,
Sireïne, lorsque vous verrez
Que celle que vous adorez
Ingratement en aime un autre.

Désolé Berger je vous plains,
Je vous plains, désastrés desseins,
Désirs conçus en apparence,
Pleins de raison, mais en effets
Pauvres désirs, plus imparfaits
Que n'est une folle espérance.

Ne puisse-t-il jamais venir,
Ou qu'il perde tout souvenir,
Ou venu que soudain il meure,
Car qui languissant ne peut pas
À la fin fuir le trépas,
Doit-il pas mourir de bonne heure ? »

Cependant qu'il allait parlant,
Les larmes tombaient emperlant
Sa barbe à longs plis ondoyante ;
Selvage de pitié s'émut
Pour le ressouvenir qu'elle eut
Qu'un mal semblable la tourmente.

« Belle, lui dit le Messenger,
Si jamais amour peut loger
En ce cœur où semble avoir place
La pitié de Sireine, hélas !
Au moins pour le dernier soulas,
Bergère, fais-lui cette grâce.

Voici, dit-il en lui montrant
La lettre qu'en sa poche il prend,
Une réponse de Sireine ;
Belle, je te requiers par toi,
Si tu sais aimer par ta foi,
La donner à cette inhumaine. »

« Berger, dit-elle, je te plains,
Je plains Sireine et ses desseins,
Je plains Diane et sa fortune,
Et je ressens si vivement
De tous les trois l'âpre tourment
Que la peine m'en est commune.

J'estime ta compassion,
J'aime de lui l'affection,

D'elle je loue la sagesse,
Mais pour rappeler votre bien,
Berger, personne n'y peut rien,
Ni lui-même, ni sa maîtresse.

Afin que tu ne penses pas
Que je veuille plaindre mes pas
Pour y rapporter du remède,
Je prends cette lettre, et ferai
Pour lui tout ce que je pourrai,
Mais son mal du devoir procède. »

« Le devoir, belle, n'a pouvoir,
Dit le Berger pour l'émouvoir,
Où l'Amour parfait prend sa place. »
« L'amour, répond-elle, est au cœur,
Mais s'il n'y vit avec l'honneur,
La honte incontinent le chasse.

Berger, je n'ai passé mes jours
Sans éprouver de ces amours
La pointure⁵³ la plus amère,
Mais s'il me fût lors advenu
Ce qu'en Diane j'ai connu,
Autant j'en eusse voulu faire.

Sa mère le veut, il le faut,
Aussi n'est-ce trop de défaut
Son vouloir en cela ne suivre ? »

⁵³ La piqûre, la blessure (du verbe *poindre*)

« Mais, dit-il, tromper ses amours ?
Vivre aussi sans honneur toujours ? »
« Il vaut mieux, dit-elle, ne vivre. »

« Mais à Sireine avec ce tort,
Dit-il, elle donne la mort. »
« La mort, dit-elle, est peu de chose
Pour une personne de cœur
Au prix de la mort de l'honneur,
Car l'honneur à tout se propose. »

« Mais, répond-il, faute commet
Qui ne tient pas ce qu'il promet ;
La foi doit être inviolable. »
« Onc, dit-elle, elle ne promet
Quand à l'aimer elle se mit,
D'aimer plus qu'il fût raisonnable.

Ainsi son amour fléchissant
À l'honneur dont il va naissant,
Le vœu d'amour elle n'offense ;
Car il n'eût jamais obtenu
Le cœur à son trait si connu,
Si d'honneur il n'eût eu naissance.

Or enfin, Berger, c'en est fait,
Amour hait un Amour parfait,
Et ne se plaît qu'à l'inconstance ;
Mais encor faut-il avouer
Que l'Amant n'est pas à louer
Usant en amour d'imprudence.

Je crois que Diane l'aimait,
Et qu'en son cœur elle estimait
Que rien n'était plus incroyable
Que lui faire changer d'humeur,
Mais n'en devait-il avoir peur,
Puisqu'en amour tout est faisable ?

Comment peut-il être excusé
De n'en avoir très mal usé,
Vu la longueur d'un si long terme ?
Puis qu'est-ce qu'une fille peut
Contre ce que sa mère veut ?
Lui-même eût-il été plus ferme ?

Ah ! Berger, s'il eût bien appris
Quelles sont les lois de Cypris⁵⁴,
Il eût connu que de l'absence
Naît l'oubli comme son effet
En l'âge même plus parfait,
Et pourquoi non point en l'enfance.

Ne prends-tu garde que notre œil
Ne voit qu'autant que le soleil
Éclaire en lui par sa lumière ?
Le cœur aussi le plus souvent
Aime autant comme il a devant
L'objet de la personne chère.

⁵⁴ Autre nom d'Aphrodite chez les Grecs, de Vénus chez les Latins

Ô Berger ! dis-lui de ma part,
Qu'autrefois ce fut grand hasard,
Ou bien particulière grâce,
Si d'elle absent il fut aimé :
Amour n'a pas accoutumé
Qu'enfin l'absence ne l'efface.

Qui loin est des yeux l'est du cœur,
L'exil est d'Amour le vainqueur,
Et cette science est si sûre
Pour la liberté rappeler,
Que qui s'en sait bien en aller
Sait bien oublier en peu d'heure.

Mais vous, parents, qui par effet
Rendez leur amour imparfait
Par vos injustes tyrannies,
À jamais puissiez-vous sentir
Les longs remords d'un repentir
D'avoir ces âmes désunies. »

À ce mot, elle s'en alla,
Et laissa le Messenger là
Tant outré d'une extrême peine,
Qu'il n'eut le courage assez fort
Pour soutenir le triste abord
Qu'il prévoyait de son Sireine.

Ainsi donc sans tourner vers lui
Le cœur gros d'un extrême ennui,
Il va retrouver sa cabane,

Regrettant le mal du Berger,
Maudissant Amour trop léger,
Et surtout haïssant Diane.

« Heureux qui vit maître de soi,
Qui de soi-même prend sa loi,
Et qui, disait-il, ne s'engage
Pour l'amour du Tyran des cœurs,
Soit aux plaisirs, soit aux rigueurs,
Mais passe en liberté son âge. »

Cependant Sireine tout seul
Pressé de son extrême deuil,
Descendait les hautes montagnes
Et les rochers du grand León,
N'ayant que son affection
Et son regret qui l'accompagne.

Amour, la fortune, et le temps
Trop invincibles combattants,
Le traitaient d'une telle sorte,
Que du moindre mal qu'il souffrait,
En tel état il n'espérait
Sinon qu'un désespoir l'emporte.

Déjà l'infortuné Berger
Ne craignait le futur danger
Dont l'avait menacé l'absence,
Et déjà plus il ne pensoit
Aux craintes que l'oubli conçoit ;
Tout son mal était en présence.

Ainsi le voulait son destin,
Il voyait accomplir enfin
Tous les soupçons de ses disgrâces,
À son dam⁵⁵, si mal advenus,
Hélas ! qu'il ne restait rien plus
Dont il pût craindre les menaces.

Doncques le Berger arrivant
Où le doux Esla va lavant
L'herbage qui ses bords tapisse
En mille replis gracieux,
Tous ces objets délicieux
Lui furent sujets de supplices.

D'autant qu'ils firent revenir
Aussitôt à son souvenir
Le temps heureux, qu'en cette place
Autrefois il avait passé,
Temps dont l'heur était effacé
Dessous l'obscur de sa disgrâce.

Lors un à un tous ses plaisirs,
Lors un à un tous ses désirs
Et ses affections mal vues,
Comme un camp armé de soudards
Vinrent à lui de toutes parts,
Comme s'ils faisaient leurs revues.

⁵⁵ À son désavantage, à son détriment

Et si bien l'atteint ce penser
Qu'il ne put plus outrepasser,
Mais s'assit au pied d'une haie
Dont un tertre se hérissait ;
Au bas la fontaine passait
Où premier il reçut sa plaie.

Alors l'infortuné pasteur
Assailli de trop de douleur,
N'eut point assez de fortes armes
Pour, surmontant ses déplaisirs,
N'y faire cesser ses soupirs,
Ni rompre le cours de ses larmes.

Doncques tournant contre les cieux
Des ruisseaux de pleurs, non des yeux,
Des sanglots, et non la parole,
Il découvre par tel accent
Le mal que tant plus il ressent
Que moins tout espoir le console.

« Trop ennemie à mon repos,
Ô ma mémoire ! à quel propos
Faut-il qu'encore tu publies
Tant de contentements passés
Puisque hélas ! étant effacés
Il faut mieux que tu les oublies.

Hélas ! ne serait-il meilleur
Me faire oublier le malheur
Qui présent toujours se rengrège,

Que de me faire souvenir
D'un temps qui ne peut revenir,
Et que la mémoire n'allège ?

Enfin, mémoire, que dis-tu ?
Que dedans ce pré revêtu
De ces fleurs l'émail de nature,
Pour la première fois je vis
Diane hélas ! pour qui je vis,
Et pour qui tant de morts j'endure.

Quoi ? qu'en ce pré je fus blessé,
Que là même je commençai
De ressentir ce que mon âme
Onc n'achèvera de pleurer,
Que là je l'ouïs soupirer,
Mais hélas ! des soupirs de femme.

Qu'à cette fontaine à tous coups
Lui tombant devant à genoux,
Et lui baignant la main de larmes
Que je séchais d'un long baiser,
Elle versa pour m'apaiser
Des pleurs, dois-je dire des charmes⁵⁶ ?

Des charmes doncques en ses yeux,
Et des serments malicieux
En sa bouche prenaient naissance,
Lorsque trompeuse elle jurait

⁵⁶ Des artifices destinés à tromper

Qu'à jamais mienne elle serait ;
Amour tu m'en dois la vengeance.

Si pendant ton fâcheux séjour,
Dit-elle, quelque ardeur d'amour,
Ou si durant toute ma vie
Quelque oubli s'approche de moi,
Fasse Amour pour venger ma foi,
Que de moi-même je m'oublie.

Je jure que jamais parents
Contre moi devenus tyrans,
Ni mère plus qu'ourse cruelle,
Ne pourront mon amour changer ;
Toutes choses courent danger
Du changement, mais non point elle.

Vis donc content, et sache enfin
Que non pas même le destin
Ne peut sur ce que je t'assure ;
Fasse le ciel ce qu'il voudra,
Jamais autre ne deviendra
L'affection que je te jure.

Hélas ! sont-ce là des serments,
Dont les infidèles amants,
Dit-il lors d'une voix plus haute,
Doivent demeurer impunis ?
S'il est ainsi, les Dieux unis
Sont les complices de leur faute.

Sont-ce serments qu'on dût penser
Que le temps pouvait effacer ?
Ou que l'oubli pût faire entrée
Au cœur dont ils étaient sortis ?
Ou les crut-elle trop petits
Pour ne se croire parjurée ?

Un jour assise vis-à-vis
De cette rive, je la vis
Lors envers moi tant engagée,
Que pour moi seul elle vivait,
Et là sur le sable écrivait
Du doigt : Morte avant que changée.

Mais voyez ce que l'Amour fait :
Mon cœur a pu croire en effet
Pour une chose véritable,
Sans que ma raison l'en dédit,
Ce qu'alors une femme dit,
Et qui fut écrit sur le sable.

J'eus cette bague de sa main,
Lorsque je me mis en chemin,
Comme pour un gage fidèle,
Qu'aux efforts de l'éloignement
Plus ferme que le diamant,
La foi s'éprouverait en elle.

Et n'a-t-elle pas senti
Que son cœur en deux s'est parti,
Puisque sans coup la pierre dure

Le même jour se mit en deux,
Qu'éteignant à mon dam ses feux,
Elle rompit sa foi parjure ? »

Ces mots qui faisaient de ses yeux
Sortir tant de pleurs ennuyeux,
Si vivement le retouchèrent,
Qu'avec les pleurs, qui comme flots
Noyaient son sein, mille sanglots
La voix enfin lui rebouchèrent.

Et lors recourant au mouchoir,
La lettre en terre il laissa choir
Par les mains de Sylvan donnée ;
Après quelque temps s'être tu,
« Toi lettre aussi, dit-il, viens-tu
Redoubler ma peine ordonnée ?

Puisse mourir qui te lira,
Mais hélas ! eh, qui laissera
Pour mille trépas de te lire ?
Longtemps je m'en suis défendu,
Mais enfin me voici rendu,
Voyons, mes yeux, notre martyr. »

Il dit, et la décachetant,
« Combien mon cœur vas-je achetant,
S'écria-t-il, de si doux charmes !
Et combien, Amour, aussitôt
Me feras-tu de chaque mot
Payer de centaines de larmes ! »

À ces mots à peine accomplis,
Du papier il ouvre les plis,
Mais soudain que l'œil il y jette
Du doute incertain et tremblant,
Il voit que d'un encre sanglant
Toute cette lettre était faite.

Le Berger n'était point déçu,
Car soudain que Diane eut su
Qu'il ne lui était plus possible
D'éloigner par ruses le jour
Qu'elle devait à son amour
Faire un outrage si sensible,

Toute seule se va cacher
Au creux d'un sauvage rocher
Pleurant sa dure destinée,
Et détestant le jour maudit
Que pour elle, à sa mère on dit
Qu'une fille hélas ! était née.

« Vous Dieux qui pouvez tout çà-bas,
Dit-elle, avancez mon trépas,
Et puisque par votre ordonnance
Vous n'avez voulu pour mon deuil
Que mon berceau fût mon cercueil,
Faites que ce soit mon enfance.

Puisqu'il ne vous plut pas, ô Dieux !
Qu'aussitôt que j'ouvris les yeux

Je pusse finir ma journée,
Faites au moins qu'avant le jour
Qu'il faut que meure mon amour,
Ma mort par vous soit ordonnée. »

Elle dit, et d'un œil ardent
Tout l'autre elle va regardant,
« Et toi, caverne, lui dit-elle,
Qui nous as si souvent couverts
Sireine et moi, combien divers
Est ce temps de saison si belle ?

Sois témoin que dedans ces lieux
Je réclamai cent fois les Dieux
Pour hâter ma mort désirée,
Quand je sus que le jour venait
Où le sort cruel ordonnait
Que je me visse parjurée. »

À ce mot les yeux ondoyants
Aux pleurs qui les allaient noyants,
Ne pouvant davantage dire
Le mal qui venait l'outrager,
Afin d'autant se décharger
Elle se résout de l'écrire.

Mais ne trouvant à son secours
Encre ni plume, elle a recours
Au sang qui bouillait dans ses veines,
Que d'une épingle elle entrouvrit,
Et puis du gros bout écrivit

Une partie de ses peines.

« Ce sang, Sireine, je l'ai pris
De la même main dont j'écris,
Aussi n'est-il bien raisonnable
Que je punisse cette main,
Qui perfide me doit demain
Rendre avec elle si coupable ?

Cependant il t'assurera,
Quand quelqu'un te racontera
Cette déplorable journée,
Que si ma vie au papier blanc
J'eusse pu mettre avec mon sang
Je ne l'eusse pas épargnée.

Mais c'est le ciel cruel qui veut
Faire voir à mon dam qu'il peut
Donner une peine plus grande
Aux mortels, que la mort n'est pas,
Refusant même le trépas
Lorsque plus on le lui demande.

Mais quoi qu'il fasse contre moi,
Il ne peut altérer ma foi,
Ni m'empêcher que je ne t'aime ;
Diane Sireine aimera
Tant que Diane elle sera ;
Sireine en fera-t-il de même ? »

Lorsque Sireine eut lu ces mots,

« Mes yeux, dit-il, à quel propos
Lisons-nous de cette infidèle
Les serments qui ne sont jurés
Qu'à dessein d'être parjurés,
Soudain qu'ils sont conçus en elle ? »

Les plaintes ni les tristes pleurs,
Qui naissaient des âpres malheurs
De ce Berger, n'eussent eu cesse,
Si deux Nymphes venant passer
Près de lui, n'eussent son penser
Diverti du mal qui le presse.

Leurs cheveux volaient vagabonds
Émus du vent à petits bonds,
Et tels que jadis Harpalice⁵⁷
Les laissait épanchés au vent,
Lorsque les chevaux bien souvent
Elle domptait pour exercice.

Comme sous l'obscur de la nuit,
La Lune en ses rayons reluit
Au travers de quelques nuages,
Des Nymphes luisaient amoureux
Au travers de leurs longs cheveux
Les rayons de leurs beaux visages.

Un lien de perle ampoulait

⁵⁷ Fille d'Harpalicus, roi de Thrace qui est assassiné par ses sujets. Elle s'enfuit, se réfugie dans les bois, se met à brigander. Quand elle court à cheval, on ne peut la saisir. Elle est prise dans les filets qu'on lui tend comme pour prendre les cerfs.

Leur sein qui jeune pommelait,
Et ses perles orientales
N'étaient pour enrichir leur sein,
Mais pour faire voir à dessein
Leurs blancheurs ne leur être égales.

Leurs robes blanches jusqu'en bas
Ôtaient la vue de leur pas,
Bien qu'entrouvertes sous la hanche ;
Quelquefois si le vent poussait
Le brodequin leur paraissait
Qui montrait la jambe plus blanche.

L'arc et la flèche dans la main,
Sous l'épaule le carquois plein,
Mais quoi ? chacune d'elles porte
D'autres traits bien plus acérés
Aux yeux, qui dans les cœurs tirés,
Ont bien une pointe plus forte.

Or ces Nymphes venaient d'un pas
Qui semblait presque d'être las,
Se rafraîchir à la fontaine,
Fontaine, destiné séjour
Des sacrés mystères d'amour,
Mais plus des secrets de Sireine.

Le soleil quoique tout d'ardeur
N'avait pu vaincre la froideur
De son cristal ni de l'ombrage,
Si bien que ces Nymphes soudain

Y plongeant l'une et l'autre main,
S'en rafraîchirent le visage.

Alors Doride s'essuyant,
Et l'œil curieux tournoyant,
« Voici, dit-elle, la rivière
Où Polydore avait gagé,
Quand de nous elle prit congé,
Qu'elle arriverait la première. »

« C'est ici, dit Cynthie alors,
Ne reconnaissez-vous les bords
D'Esla qui de peupliers abonde ?
Voici la fontaine qui prend
Son nom des Alisiers, et rend
À ces prés si douce son onde.

De ce côté soulait loger
Jadis Sireine le Berger,
Berger qui Phœnix⁵⁸ en constance
Aimant un Phœnix en beauté,
Fut payé de légèreté,
D'amour indigne récompense. »

À quoi Doride répondit :
« Ne croyez point ce qu'on en dit,
J'en sais des nouvelles certaines ;
Je crois Sireine être constant,
Mais Diane l'est bien autant,

⁵⁸ Créature unique, supérieure par ses dons, ses qualités, tel l'Oiseau de la légende qui renaît de ses cendres.

Et souffre plus que lui de peines.

Je reconnais ores ce lieu
Par hasard allant dire adieu,
Avecque deux de nos compagnes,
À la sœur du pasteur Carlin,
À qui sont donnés par destin
Tous les gras troupeaux des Espagnes.

Je vins ici pour sous le frais
De ces Alisiers plus épais
Passer la chaleur plus ardente,
Mais lorsque je voulais partir,
Je vis du village sortir
Diane, toute mécontente.

À sa façon chacun jugeait
Que quelque chose l'affligeait ;
Elle allait, et seule, et pensive ;
Toutefois Selvage de loin
La suivait, montrant d'avoir soin
D'alentir sa douleur trop vive.

Aussitôt qu'elle fut ici,
Haussant vers le ciel le sourcil,
Elle dit de voix douloureuse :
Si ce qu'on nomme en moi beauté
M'a mis en cette extrémité,
Rends-moi moins belle, et plus heureuse.

Ou bien puisqu'il fallait enfin

Par l'ordonnance du destin
Que seulement je fusse aimée,
Pour, aimant, mourir de douleur,
Pourquoi, Sireine, mon malheur
Me rend-il de ta mort blâmée ?

Je sais qu'on m'en don'ra le tort,
D'autant que pour glaive si fort,
Ami, trop faible est ta constance,
Et si je te survivis d'un jour
Qu'on nommera défaut d'amour
Cet excès de ma patience.

À ces mots la voix lui faillit,
Le beau visage lui pâlit,
L'œil couvert de divers nuages,
En l'estomac mille soupirs,
Dans l'âme mille déplaisirs
Furent du cœur les témoignages.

En ce temps Selvage arrivant,
Et son ennui désapprouvant,
Les pleurs furent communs entre elles ;
Elle avait senti quelquefois⁵⁹
Quel est Amour, et quelles lois
Il ordonne à ses plus fidèles.

Tout ce qui prend commencement
Finit, si ce n'est le tourment,

⁵⁹ Autrefois

Dit-elle, dont ce mal te blesse ;
Parce, répond Diane alors,
Que toujours de nouveaux efforts
Vont renouvelant ma tristesse.

Premièrement j'ai plaint l'exil,
Ores hélas ! hélas ! faut-il,
Faut-il qu'à la fin je le die,
Mais pourquoi le tairais-je, hélas !
Puisque le dire, ce n'est pas
La cause de ma maladie ?

Ores hélas ! il faut pleurer,
Et ne faut les pleurs mesurer ;
Mais le pleurer est inutile,
Si ce n'est qu'en goutte de pleurs,
Mon sang pour plaindre mes douleurs
En larmes enfin se distille.

Il faut pleurer, ores hélas !
Non point un, mais mille trépas,
Mille trépas ? ains la mort même
Est trop peu pour dire un tel mal
Qui n'a que soi-même d'égal,
Tant mon malheur le rend extrême.

Hélas ! enfin il faut quitter
Tout ce qui me peut contenter,
Tout ce que j'aime et que j'adore,
Pour ce que je ne puis aimer ;
Mort as-tu rien de plus amer,

Et quel mal reste-t-il encore ?

Doncques l'Amour veut consentir,
De mon cœur ne pouvant partir,
Qu'avec moi je le rende esclave,
Mais fléchi dessous le devoir,
Pourra-t-il sans honte se voir
Dépouillé d'un vainqueur qui brave ?

Sireine que deviendras-tu,
Voyant mon cœur être abattu
Sous la force, et sous l'artifice
De mes dénaturés parents,
Qui m'offrent comme des Tyrans
À Delio pour sacrifice ?

J'aurais moins de mal à mourir
Qu'à si grand outrage souffrir,
Mais quoi ? je tremble toute en l'âme ;
Faible esprit contre un fort malheur,
Tu mérites bien la douleur
Dont tu n'oses fuir le blâme.

À ce mot comme on voit le feu
Dedans la lampe peu à peu
Finir, sa mèche étant finie,
Cette belle s'allait mourant,
Et de ses pleurs le seul torrent
Était encor signe de vie. »

Ce que Doride racontait

Le triste Berger l'écoutait,
Et voulait leur conter encore
Le discours de ce qui suivit,
Mais au bout des prés, elle vit
La belle Nymphe Polydore.

Ainsi leur compagne arrivant,
Toutes deux lui vont au devant,
Et la mènent à la fontaine
Se reposer à la fraîcheur ;
« Mes sœurs, dit-elle, ma longueur
Procède du Berger Sireine. »

« Et nous, dirent-elles aussi,
Nous trouvant oiseuses ici,
Allions parlant de sa fortune. »
« Doncques, dit-elle, toutes trois
Nous avons eu pour cette fois
Si belle rencontre commune,

Car passant dedans ces taillis
Qu'Esla mouillant de ses replis
Fait croître en dépit de la roche,
J'entr'ouïs quelqu'un discourant ;
Lors curieuse désirant
Savoir qui c'est, je m'en approche.

Je vis une Bergère hélas !
Triste plus qu'on ne croirait pas,
De son long étendue en terre,
Tenant sa tête sur la main,

Et ses reins du coude au terrain
S'appuyaient au dos d'une pierre.

Deux ruisseaux de ses yeux sortaient,
Et les sanglots qui tourmentaient
Le triste sein de cette belle,
Ressemblaient à ces flots chenus,
Qui parmi les rocs retenus,
Jusqu'au ciel sautent en parcelle.

Lorsqu'en cet état je la vis,
Chères sœurs, il me fut avis
De voir auprès de Galatée⁶⁰
Acis en fontaine changé,
D'une grande roche outragé,
Quand Polyphème l'eut jetée.

Lors pensive elle se taisait,
Et sa compagne lui lisait
Un papier, duquel l'écriture
Lui faisait jeter ses regrets ;
Par hasard je fus assez près
Pour en ouïr telle lecture :

Diane enfin par votre oubli
Mon soupçon se trouve accompli,
Et ce Sireine qu'on vit être
Pour vous si rempli de bonheur,

⁶⁰ La nymphe Galatée, une des Néréides, aime le berger Acis autant qu'elle hait le cyclope Polyphème. Ce dernier se venge en écrasant Acis sous un énorme rocher. À la prière de Galatée, les dieux changent le berger en un fleuve qui sort du mont Etna.

Pour vous n'aura plus que douleur,
Pour montrer qu'Amour est un traître.

Et vous voulez pour rendre égal
Au bien passé ce présent mal,
Que par l'œil même je le sente ;
Cruelle, vous savez fort bien
Que comme l'œil accroît le bien,
Le malheur aussi s'en augmente.

Et bien je m'en vais vous trouver :
Mais ce n'est que pour éprouver
Combien une femme est volage ;
Si sais-je bien qu'un repentir
Enfin vous fera ressentir
Que ma perte est votre dommage.

Jamais vous n'acquerrez un cœur,
Onc votre œil ne sera vainqueur
De volonté qui soit plus vôtre ;
Je jure tout ce que je puis,
Que si tout à vous je ne suis,
Je ne suis mien, ni de nul autre.

Jugez par là, si vous pouvez
Rompre la foi que vous devez
Sans en être à jamais blâmée ;
Les Dieux punissent rudement
Celle qui déçoit un amant,
Alors qu'elle en est bien aimée.

Je serai donc auprès de vous,
Ma mort surmontera vos coups :
Mais j'y serai sans nulle tache,
Et vous n'y serez pas ainsi
Qui peu fidèle aurez noirci
Votre foi d'un acte si lâche.

La triste Bergère ne put
Permettre que plus outre on lût
La lettre qu'écrivait Sireine ;
Hélas ! ma sœur que sert cela,
Dit-elle, tout ce qu'il met là
N'est que trop certain pour ma peine.

Mais Selvage, c'est sans avoir
Nulle espérance de pouvoir
Qu'en mourant y donner remède :
Le mal procède bien de moi,
Mais le remède que j'y voi
Seulement de ma mort procède.

J'aime Sireine, et ne faut pas
Que je die que le trépas
Ne me soit plus aisé de prendre,
Que n'est la résolution
De vaincre cette passion,
Mais si me faut-il l'entreprendre.

De ne l'aimer, je ne le puis,
Mais en cet état où je suis,
De l'aimer, mon honneur j'offense :

Contre moi je fais en l'aimant,
Contre lui faisant autrement,
Mais contre moi, moindre est l'offense.

Doncques pour offenser le moins,
– Et m'en soient tous les Dieux témoins,
Hors Hymen perte de ma joie –
Je jure de l'aimer toujours,
Mais pour mon honneur, mes amours,
Si je puis, je ne veux qu'il voie. »

Ô quel devint à ces propos
Les ravisseurs de son repos
Sireine au pied de cette haie :
Encor fut ce soulagement,
Ne pouvant guérir son tourment,
De voir ainsi flatter sa plaie.

Quel malheur que de désunir
La foi, qui devait retenir
Diane à Sireine arrêtée :
Fasse le ciel pour les venger
Que qui la fait, puisse loger
L'aigle que repaît Prométhée.

Fin du Retour de Sireine